

ORGANE DE LA FÉDÉRATION NATIONALE ANDRÉ-MAGINOT

ISSN 11269-472X

# La Charte

97<sup>e</sup> ANNÉE

JANVIER - FÉVRIER - MARS 2026 N° 1



*Les missions militaires de  
liaison de Potsdam*

# Sommaire

## ÉDITORIAL 3

## ACTUALITÉS 4

Réunion régionale Île-de-France 4

Inauguration du bâtiment rénové à l'INI 5

Nouvelle stèle André Maginot 6

Un avenir ensemble 6

Signature d'une charte au service des réservistes 7

À l'honneur 8

Brigitte Raine 8

René Peter 9

David Dominé-Cohn 10

Patricia Mirallès 10

Avis à nos lecteurs 10

## DOSSIER 11

Les missions militaires de liaison de Potsdam

## MÉMOIRE 30

Les femmes dans les armées

## AU RYTHME DE TES PAS 35

Témoignages d'épouses de militaires

## ALGÉRIE 51

## LES GROUPEMENTS 61

# La Charte

Organe de la Fédération Nationale André-Maginot

TRIMESTRIEL - Commission paritaire n° 1228 A 06713.

Janvier - Février - Mars 2026. Dépôt légal à parution.



**1<sup>re</sup> de couverture :** Dessin représentant les missions militaires de liaison réalisé par IA.

**4<sup>e</sup> de couverture :** Des soldats est-allemands patrouillent à la frontière entre l'Allemagne de l'Est et l'Allemagne de l'Ouest en janvier 1979.

Ancienne Fédération Nationale des Mutilés, Victimes de guerre et Anciens Combattants. L'aînée des associations, créée en 1888 et reconnue d'utilité publique le 28 mai 1933.

SIÈGE SOCIAL ET ADMINISTRATION :  
24 bis, boulevard Saint-Germain, 75005 Paris  
Tél. : 01 40 46 71 40  
Email : fnam@maginot.asso.fr  
Site internet : www.federation-maginot.com  
CCP Fédération Maginot Paris 714-96U

DIRECTION ET RÉDACTION :  
Directeur de la publication : René Peter  
Rédacteur en chef : Jean-Marie Guastavino  
Rédactrice en chef adjointe : Cathy Berjot-Ben Helal  
Email rédaction : lacharte@maginot.asso.fr  
Email diffusion : fnam@maginot.asso.fr

RÉSIDENCE ANDRÉ-MAGINOT (EHPAD) :  
Tél. : 02 48 52 95 60

IMPRESSION - EXPÉDITION :  
Caractère Imprimeur  
ZI Delta, 57 Montée de Saint-Menet,  
13011 Marseille

La direction de *La Charte* ne peut être tenue pour responsable de la perte ou de la destruction des documents qui lui auraient été spontanément confiés

# La FNAM et les blessés...

Alors que la situation géopolitique est plus incertaine que jamais et que notre pays se prépare à un conflit potentiel, il est important pour la Fédération d'avoir signé une charte tripartite avec l'UNOR et la Garde nationale afin de se rapprocher des réservistes, mais aussi de soutenir nos armées à travers la Fondation de l'armée de Terre.

Les armées ont lancé un important plan de recrutement et nous devons apporter notre pierre à l'édifice, notamment en renforçant le dispositif de santé des armées pour le traitement des blessés. C'est notre mission et cela correspond à « l'esprit Maginot ».

Nous le faisons depuis toujours avec la commission de Solidarité mais de manière plus concrète et plus importante en ayant participé au financement du Village des Blessés militaires à Fontainebleau, inauguré le 11 avril 2025 par la ministre déléguée aux Anciens Combattants, Patricia Mirallès et le chef d'état-major de l'armée de terre, le général d'armée Pierre Schill.

Ce village accueille les blessés des armées et de la gendarmerie nationale dans le cadre de la reconstruction par le sport, accompagnés de leur famille dans des logements entièrement adaptés aux divers handicaps.

Plus récemment nous avons participé à la rénovation du bâtiment de l'Institution nationale des Invalides en finançant des chambres en mesure d'y accueillir des blessés militaires.

Enfin, la Fédération va finaliser d'ici quelques semaines, l'achat de la Maison ATHOS du Lauragais, inaugurée l'an dernier par la ministre déléguée Patricia Mirallès. J'ai récemment visité cette maison et j'ai été impressionné par sa situation géographique et la qualité de la construction. Le dispositif ATHOS accueille les blessés psychiques afin de les accompagner à retrouver un équilibre personnel, social et professionnel. Notre maison

contribuera ainsi à soutenir plusieurs dizaines de blessés en leur apportant :

- Un environnement non médicalisé avec les codes de la camaraderie sans la pression de l'uniforme notamment pour rompre l'isolement social, premier ennemi de la guérison psychique ;
- Un retour à la fraternité d'armes permettant d'avancer dans la reconstruction ;
- La réappropriation du corps et de l'esprit par le sport ;
- Les projets collectifs ;
- La réinscription dans une vie quotidienne, et toutes choses nécessaires pour restaurer la confiance en soi et redevenir acteur de sa vie ;
- Un accompagnement vers un nouvel avenir par la reconstruction sociale et la reconversion professionnelle en appui de l'action de l'ASAF, des cellules d'aides aux blessés de l'ONaCVG et de Défense mobilité.

À ATHOS, on ne soigne pas une blessure, on accompagne une personne dans la reconquête de son autonomie.

Chers Présidents, chers amis, nous pourrons prochainement être fiers collectivement de cette acquisition qui a du sens et qui renforce encore notre visibilité pour le soutien aux blessés.

**Général (2s) René PETER**  
**Président fédéral**

PS : Le Président de la République a remis les insignes de chevalier de la LH à Patricia Mirallès, nous lui adressons nos plus sincères félicitations.



## Réunion régionale Île-de-France

Lundi 8 décembre 2025 s'est tenue la réunion régionale Île-de-France des présidents de groupement, dans la salle Roger-Goetze du ministère de l'Économie et des Finances. 30 présidents ont répondu présents à ce rendez-vous important de la vie fédérale.

### Travaux de la matinée

La matinée a été consacrée à une présentation des actions de la FNAM par le président de la FNAM, le général (2S) René Peter, mettant en lumière les engagements, projets et perspectives de la fédération.

### Échanges de l'après-midi

L'après-midi s'est déroulée sous la forme d'un temps d'échanges et de questions-réponses, offrant aux participants l'occasion de dialoguer directement avec : le président de la FNAM, la secrétaire générale, Mme Brigitte Raine, le secrétaire national, M. Bernard Garnier, et la présidente de la commission communication, Mme Annie Hermenier-Telmace.

Une journée riche en échanges constructifs, marquée par la mobilisation, la transparence et le dialogue au service des groupements et de leurs représentants.



# Inauguration du bâtiment sud rénové de l'Institution nationale des Invalides

Le médecin général inspecteur Sylvain Auset, directeur de l'Institution nationale des Invalides (INI), a eu l'honneur de convier partenaires et autorités à l'inauguration officielle du bâtiment sud rénové, mercredi 10 décembre 2025 à 17h30, au cœur du site historique des Invalides. La Fédération nationale André-Maginot (FNAM), mécène engagé, a parrainé deux chambres entièrement repensées pour optimiser le confort et l'accompagnement des pensionnaires.

Le général (2S) René Peter, président fédéral, M. Christian Piquet, président délégué, et Mme Brigitte Raine, secrétaire générale, représentaient la Fédération à cette occasion. Ils ont pu découvrir les chambres parrainées et apprécier l'avancement des travaux.

Les représentants de la FNAM ont également échangé longuement avec les autorités présentes, notamment Mmes Brigitte Macron et Michèle Alliot-Marie, soulignant ainsi l'importance du soutien institutionnel et associatif autour de ce projet d'envergure.

## Un bâtiment repensé pour mieux servir

La rénovation de ce bâtiment symbolise l'engagement indéfectible de l'INI auprès des blessés, de leurs proches et de l'ensemble des soignants, offrant un cadre modernisé, adapté et profondément humain. Une étape majeure dans la mission de l'Institution : accompagner, soigner, soutenir.



# Une nouvelle stèle André-Maginot

À l'initiative d'Alfred Bolloré, président du groupement 73 (Section fédérale André-Maginot de l'Yonne), et en partenariat avec la ville de Sens, une nouvelle stèle a été dévoilée afin d'honorer la mémoire d'André Maginot, le mardi 16 décembre 2025, sur la place qui porte son nom.

M. Christian Piquet, président délégué de la FNAM, participait à cet évènement empreint de solennité.

Après la levée des couleurs, la cérémonie s'est poursuivie par l'Hymne national, avant le dépôt d'une gerbe au pied de la stèle, en présence de portedrapeaux et d'une Classe de Défense.



## Un avenir ensemble

Mercredi 14 janvier 2026, le général (2S) René Peter, président fédéral, accompagné de Mme Brigitte Raine, secrétaire générale, a rencontré le général François Lecointre, Grand chancelier de la Légion d'honneur et président de la Fondation *Un Avenir Ensemble*. En présence de Mme Emmanuelle Prada-Bordenave, membre du Conseil d'État et secrétaire de la fondation, une convention de partenariat a été officiellement signée.

Par cet engagement, la FNAM apportera son soutien financier aux actions de parrainage de la fondation, permettant l'accompagnement de six jeunes filleuls (es) dans leur parcours boursiers et méritants, de la classe de seconde à leur entrée dans la vie professionnelle.

Notre fédération a également décidé d'intégrer le réseau des entreprises partenaires de la fondation. Cet engagement vise à déployer toutes les actions favorisant la réussite des filleuls (es) dans la construction de leur parcours et de leur avenir.

Une coopération porteuse d'avenir, fondée sur la solidarité et l'engagement au service de la jeunesse et de l'égalité des chances.



# Signature d'une charte au service des réservistes

Le mercredi 14 janvier 2026, en présence de Mme Alice Rufo, ministre déléguée auprès de la ministre des Armées et des Anciens combattants, une charte concernant la Garde nationale, l'UNOR (Union Nationale des Officiers de Réserve et des Organisations de Réservistes) et la Fédération nationale André-Maginot a été signée par :

- Le général (2S) René Peter, président fédéral de la FNAM ;
- Jean-Philippe Durrieu, président national de l'UNOR ;
- Le général de division François-Xavier Poisbeau, secrétaire général de la Garde nationale et secrétaire général du Conseil supérieur de la réserve militaire.

L'objectif de cette charte vise à mettre en valeur, encourager et mieux informer les réservistes sur les compétences qu'ils acquièrent tout au long de leur engagement, tant en matière de savoir-faire que de savoir-être.

Par cette démarche commune, les signataires réaffirment leur volonté de reconnaître pleinement l'apport des réservistes à la Nation, de renforcer les synergies entre institutions et de promouvoir les valeurs d'engagement, de citoyenneté et de responsabilité.



**Une étape importante pour la réserve, au service de la défense et de la cohésion nationale.**



## À l'honneur

*Le 24 février 2026 au siège fédéral a eu lieu une remise de décorations : la Légion d'honneur à Mme Brigitte Raine, secrétaire générale de la FNAM, l'Ordre du Mérite au général (2s) René Peter, président fédéral, et la médaille d'or de la FNAM à M. David Dominé-Cohn, directeur du cabinet adjoint de la ministre déléguée auprès de la ministre des Armées et des Anciens Combattants.*

**Brigitte, Annie Delarue épouse Raine,** est née le 08 février 1958 à Neuillé (49). Dernière d'une famille de huit enfants, (sept filles, un garçon), elle est tombée toute petite dans la marmite des anciens combattants. Ses grands-pères, maternel et paternel, étaient des anciens combattants de 14/18. Son père, ancien combattant de 39-45, était président de l'association des anciens combattants.

Avec sa sœur, elle l'accompagnait à toutes les cérémonies (8 mai, 14 juillet, 11 novembre). Avec son petit panier en osier, rempli de bleuets, elles étaient fières d'aller de maison en maison pour vendre cette petite fleur.

Son parcours est exceptionnel, une réussite sociale remarquable. En effet, voulant trouver un emploi dans le secrétariat, elle prend des cours du soir à la mairie de Bry-sur-Marne (94) afin d'obtenir un diplôme de mise à niveau de sténodactylo (en parallèle de son emploi de vendeuse en boulangerie). En 1984, elle réussit le concours du ministère des Finances et, le 1<sup>er</sup> juin 1986, elle rejoint la direction du personnel et des services généraux au ministère des Finances à Rivoli.

Cette décoration récompense 41 années en tant qu'agent de l'état, et plus particulièrement les 35 ans passé au sein du secrétariat général du ministère, responsable des cérémonies patriotiques. Elle est par ailleurs bénévole dans plusieurs associations dans des domaines variés. Elle est présente aux congrès de la Fédération, représentant son association des anciens combattants des Finances depuis 2002, dont elle devient administratrice en 2020 et secrétaire générale en 2022. Elle est aussi Commissaire de la Flamme sous l'Arc de triomphe depuis septembre 2016.

Elle est Chevalier de l'Ordre National du Mérite depuis le 15 janvier 2016 et titulaire de la Médaille d'argent de la jeunesse, des sports et de l'engagement associatif remise le 3 avril 2024.

Chère Brigitte

C'est un grand honneur pour moi et un réel bonheur de te remettre aujourd'hui les insignes de chevalier de la Légion d'Honneur. Ton parcours citoyen et professionnel au service du monde combattant en particulier au sein de la FNAM justifie évidemment une telle distinction. J'en profite pour remercier Jacques ton mari, car sans son engagement personnel à tes côtés depuis toujours, sa compréhension et son acceptation de ses absences, la FNAM serait boiteuse.



## Général (2s) René Peter

Comme le rappel de ses états de services mériterait un livre, je centrerai mon propos sur l'officier parachutiste, le serviteur de l'intérêt général et l'infatigable transmetteur des valeurs patriotiques de la France, avec un fil directeur : la Fraternité.

Enfant des Hautes Alpes, né en 1951 d'une maman vigoureuse, aujourd'hui centenaire, René Peter entre en 1974 à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, promotion « Lieutenant Darthenay ».

Après un parcours brillant à la « spéciale », il choisit l'arme du Train. Il y servira 18 ans dans tous les grades de lieutenant à colonel, y sera instructeur parachutiste avec près de 1 000 sauts en chute libre et deviendra l'expert reconnu de sa génération pour les études et techniques de largage du personnel et du parachutage du matériel.

Quelques mois après son arrivée en corps de troupe en 1978, il participe au 1<sup>er</sup> mandat de la Force intérimaire de Nations Unies au Liban, avec le prestigieux 3<sup>e</sup> RPIMA du colonel Jean Salvan. Jeune lieutenant, il est cité pour sa vaillance au feu lors de l'attaque de la caserne de Tyr le 2 mai 1978. L'aura de René Peter dans les troupes de marines lui vaudra, privilège rare, d'être fait 1<sup>re</sup> classe d'honneur de l'arme sur proposition de chefs prestigieux du groupement aéroporté : les généraux de corps d'armée François Cann et Jean-Claude Bertin. Repéré parmi les meilleurs de sa génération, il est désigné à deux reprises pour être instructeur à Saint-Cyr ; il y formera des élèves qui ont remarquablement réussi : les généraux d'armée Thierry Burkhard et Jean-François Hogard, ancien inspecteur général des armées. Notre rencontre se fera en juillet 1996 à Toulouse au moment où le colonel René Peter prend le commandement de la BOMAP. Homme d'action, l'officier parachutiste est aussi un homme de réflexion, se signalant par l'obtention d'un diplôme d'études approfondies d'histoire à la Sorbonne. En 2008, il termine sa carrière militaire à la tête de la base de transit interarmées à La Rochelle où il rencontre Dominique Bussereau, alors ministre des Transports. Séduit par ses talents d'organisateur, son contact humain et son sens de l'intérêt général, ce dernier en fait son conseiller spécial pour la ligne à grande vitesse Tours-Bordeaux. En même temps, il s'investit dans le monde combattant. Il sera président de l'amicale du 1<sup>er</sup> RTP et vice-président de l'Union nationale des parachutistes. C'est à cette période que, créant l'ANOPEX, il consent à me rejoindre pour la mettre sur pieds. Par la suite, il poursuit la mission comme président de la Fédération Nationale André-Maginot, administrateur de l'Union des blessés de la face et de la tête, de l'ONaCVG, du Fonds de dotation du Bleu et de la France Mutualiste... Je ne voudrais pas conclure sans rendre hommage à Suzanne, sa chère épouse récemment disparue. Sentinelle de l'ombre tenant la base arrière du foyer formé avec leurs enfants Yann et Chloë, heureuse d'avoir permis à son mari de servir sans compter et d'être totalement épanoui dans un engagement continu pour la France. En recevant l'accolade rituelle prévue par le cérémonial, Suzanne trouve aussi l'expression de la reconnaissance de la Nation.

C'est pourquoi, en raison des services rendus à la Nation depuis 52 ans, général René Peter, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous élevons à la dignité de Grand Officier de l'Ordre national du Mérite.



# Actualités

## David Dominé-Cohn

Mon cher David,

Ton parcours est édifiant : professeur, historien et surtout serviteur de l'État reconnu par tout le monde combattant ! Ta conviction profonde et communicative de l'importance de l'éducation, de la transmission, ta confiance dans la jeunesse, ta conviction aussi que la mémoire naît de la connaissance historique, qui nous donne une sérénité face aux tumultes du monde sont partagées par beaucoup ici présents. Tu as, à la demande de Patricia Mirallès puis de ses successeurs, renoué avec l'esprit Maginot qui ne concevait pas qu'on traite des combattants sans eux. Souligner cela et te décerner aujourd'hui la médaille d'or de la FNAM à titre exceptionnel, c'est reconnaître à travers ton action la mise en œuvre de la politique de dialogue, d'intelligence et de construction d'une relation forte et durable dont le monde combattant ont besoin. Monsieur David Dominé-Cohn, directeur adjoint du cabinet de Madame la ministre Alice Rufo, je vous décerne au nom de la Fédération Nationale André-Maginot, la médaille d'or de la Fédération.



## Patricia Mirallès

Le Président de la République lui a remis les insignes de chevalier de la Légion d'Honneur à l'Élysée. Les invités étaient comptés, mais certains membres de son ancienne équipe l'entouraient aux côtés de sa famille et de ses amis proches. Décoration amplement méritée tant son engagement, sa simplicité et son bilan ont été appréciés par le monde combattant.



## Avis à nos lecteurs

Un certain nombre d'entre vous n'ont pas reçu le dernier numéro de *La Charte* de fin d'année 2025, voire d'autres précédemment. Cela est dû à un dysfonctionnement du service de routage.

Si c'est votre cas, n'hésitez pas nous le faire savoir en nous rappelant votre adresse postale en contactant la Fédération par :

**mail** : [fnam@maginot.asso.fr](mailto:fnam@maginot.asso.fr)

**téléphone** : 01 40 46 71 40

# Les Missions militaires de liaison de Potsdam

## Un point de vue français

par le général (2S) Patrick Manificat



*Protagonistes méconnus de la guerre secrète du renseignement qui a opposé les deux « Blocs » au centre de l'Europe, les trois « Missions militaires de Potsdam » composées d'une poignée d'Américains, de Britanniques et de Français, ont sillonné quotidiennement l'Allemagne de l'Est pendant toute la durée de la guerre froide. « Officiers de liaison » auprès de l'état-major soviétique au lendemain de la guerre, ils se transformèrent dès le blocus de Berlin de 1948 en « officiers de renseignement », seuls militaires occidentaux à pouvoir désormais se déplacer derrière le rideau de fer.*

*Au contact permanent de l'adversaire et l'observant sur terre et dans les airs en bravant bien des dangers, les « missionnaires » devinrent la source la plus fiable pour évaluer la menace des forces armées soviétiques et est-allemandes, et surtout pour déceler toute tentative de leur part d'attaquer l'Ouest par surprise. Dans un environnement particulièrement hostile, au milieu d'une population étroitement surveillée par le régime et prompte à la délation, au cœur du plus formidable dispositif militaire jamais déployé en Europe, une seule règle pour elles : ne pas se faire prendre...*

Le 22 mars 1984, à Halle, en République Démocratique Allemande (RDA), un camion militaire est-allemand percutait une voiture française, tuant le conducteur et blessant les deux autres occupants. Cet « accident » n'était pas le fruit du hasard ni le fait d'un chauffard comme l'indiqua plus tard le rapport des Vopos<sup>1</sup>. Le chauffeur du camion appartenait à la STASI<sup>2</sup> et les occupants de la voiture à l'armée de Terre française. La carcasse de la voiture disloquée était encore identifiable : une puissante Mercedes peinte en kaki avec des plaques jaunes où l'on distinguait encore un drapeau tricolore et une inscription en caractères cyrilliques :

## **Французская военная миссия связи при ГФСА (Группа советских войск в Германии)**

*Mission Militaire Française de Liaison près du GFSA (Groupe des Forces Soviétiques en Allemagne).*

Un an plus tard, presque jour pour jour, le 24 mars 1985, un officier américain était abattu par une sentinelle soviétique sur un



Une Mercedes *Gelände*, véhicule de grande liaison de la MMFL.

terrain militaire à proximité de Ludwigslust (RDA). Au moment où la balle de Kalachnikov l'atteignit, il courait vers sa Mercedes de couleur kaki dont les plaques d'immatriculation jaunes étaient ornées de la bannière étoilée avec une inscription russe. Le sous-officier qui l'accompagnait voulut lui porter secours mais la sentinelle l'en empêcha et l'officier américain mourut 47 minutes plus tard.

Quel était donc ce régime qui avait rendu possible qu'on écrase volontairement les

1. Membres de la *Volkspolizei* (Police populaire).

2. Abréviation de *Staatssicherheit* ou Sécurité d'État.

gens, qu'on tire sur des hommes désarmés et qu'on leur refuse les premiers secours ? Et que faisaient ces cadres des armées occidentales à bord d'étranges voitures en plein milieu de l'Allemagne de l'Est communiste ? À quelle unité appartenaient-ils ? Comment était-on arrivé à un réchauffement aussi tragique de la guerre froide ?

Le sous-officier français était l'adjudant-chef Philippe Mariotti, l'officier américain le commandant Nick Nicholson. Ils appartenaient l'un et l'autre aux Missions militaires alliées de liaison auprès du Haut commandement soviétique en Allemagne, autrement dit les « Missions de Potsdam ». Malgré la chape de mystère qui les recouvrait, les activités de ces missions n'étaient pas clandestines : elles consistaient à prendre avantage de leur accès légal en Allemagne de l'Est pour déterminer le dispositif, les capacités et les intentions des forces militaires soviétiques et est-allemandes qui vivaient et s'entraînaient en RDA.

## Un peu d'histoire

Dès le lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les alliés vainqueurs avaient souhaité la mise en place de missions de liaison auprès de chacun de leurs commandants en chef, mais il fallut deux ans pour que cela se réalise, en raison de points de vue souvent divergents.

L'accord de Londres du 14 novembre 1944 sur le régime d'occupation de l'Allemagne et son mécanisme de contrôle, conclu entre les USA, la Grande-Bretagne et l'URSS, auquel la France fut associée par la suite, avait bien prévu que des missions militaires de liaison seraient échangées entre les commandants en chef dans chacune de leur zone d'occupation.

Mais les Soviétiques n'étaient pas vraiment pressés de les mettre en œuvre, préférant mettre à profit le désordre qui régnait en Allemagne pour faire main basse sur les scientifiques et les techniciens, les équipements industriels et les biens culturels. Ils tenaient aussi à récupérer leurs concitoyens qui se trouvaient dans les trois autres zones d'occupation et qui étaient souvent réticents pour regagner l'URSS. Les trois alliés occidentaux voulaient mettre un terme à ces incursions de Soviétiques dans leurs zones d'occupation et ils firent pression sur leur allié de l'Est pour qu'il se décide enfin à mettre en place les missions de liaison prévues.

Instaurées à l'origine pour régler toutes les questions relatives à l'occupation de chaque zone : les problèmes de prisonniers, de déportés ou de réfugiés, de sépultures etc., les Missions firent l'objet d'accords bilatéraux placés sous le signe de la réciprocité. L'URSS signa séparément avec chacun des trois autres alliés. Les Britanniques furent les



Les trois Missions de liaison alliées.

premiers à signer, dès septembre 1946, et les Américains le firent deux jours après les Français. Ces trois accords bilatéraux d'une douzaine d'articles chacun, établis sur le principe de la réciprocité, étaient similaires sans être tout à fait identiques. Ainsi BRIXMIS<sup>3</sup> avait un effectif autorisé pratiquement égal au total de ceux des deux autres Missions.



Les accords reconnaissent aux membres des Missions l'immunité personnelle ainsi que celle de leur véhicule et de leurs installations de Potsdam, le droit de circuler librement dans leur zone d'accréditation à l'exception de zones interdites notifiées par l'autorité militaire soviétique et le droit de communiquer par radio avec leur état-major. Chaque chef de Mission, accrédité auprès du commandant en chef de la zone correspondante, avait le droit de venir en aide et de défendre les intérêts de ses ressortissants dans sa zone d'accréditation. En outre, chaque Mission était entièrement soutenue par la nation hôte en matière de logement, d'alimentation, de carburant et de personnel de maison.

## Création de la MMFL

C'est ainsi qu'un groupe de militaires français, connu sous le nom de Mission Militaire Française de Liaison (MMFL), fut accrédité en 1947 auprès du Haut Commandement soviétique en Allemagne en vertu de l'Accord Noiret-Malinine, du nom des chefs d'état-major qui

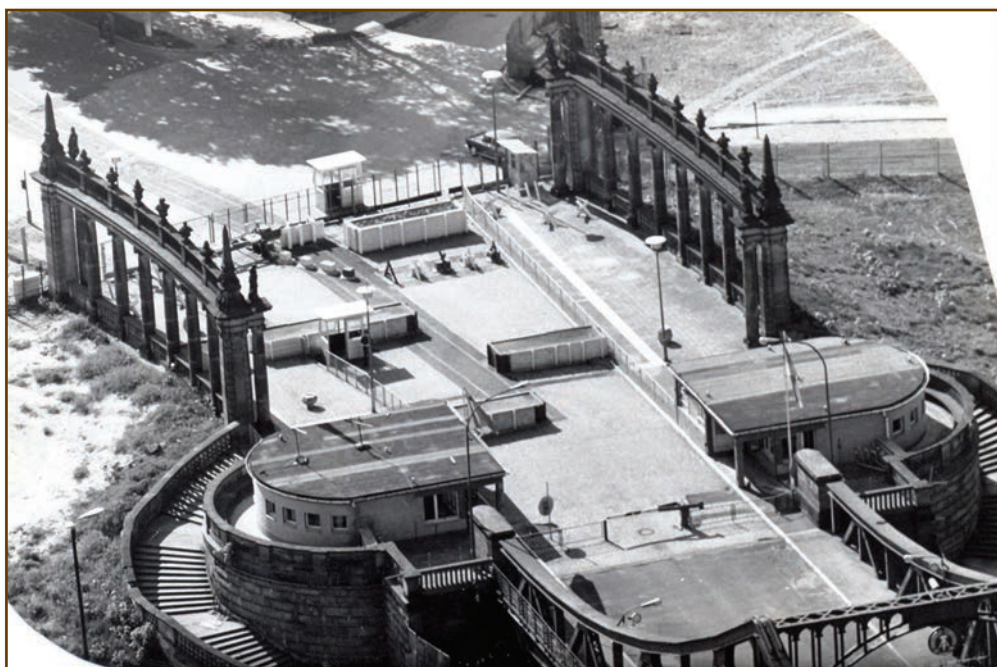
### Une berline Mercedes de la Mission française.

signèrent ce document fixant les droits et les obligations des deux missions de liaison, française et soviétique, avec une sobriété toute militaire. Il précisait le volume (18 personnes), le lieu (Potsdam pour la partie française et Baden-Baden pour la partie soviétique) ainsi que divers arrangements logistiques. 18 laissez-passer (Propousk) étaient accordés à la MMFL, tandis que 31 l'étaient à la mission britannique BRIXMIS et 14 seulement à la mission américaine USMLM<sup>4</sup>. On arrivait ainsi à un total de 63 laissez-passer pour les trois missions alliées et donc, réciprocité oblige, à un total de 63 également pour les trois missions soviétiques en Allemagne de l'Ouest, ce qui représentait par conséquent pour les Soviétiques un avantage relatif qui suffirait à expliquer la longévité de ces accords, jamais remis en cause par les Soviétiques au cours de la guerre froide.

Dans le cadre de ses responsabilités, le Groupe des Forces Soviétiques en Allemagne (GFSA) mettait à la disposition de la

3. BRIXMIS : *British Commanders'-in-Chief Mission.*

4. USMLM : *United States Military Liaison Mission.*



Les obstacles à l'entrée du Pont de Glienicke.

MMFL, dans Potsdam, à environ une heure de l'état-major soviétique, deux villas ainsi qu'une petite équipe de personnel allemand chargé de s'occuper des 18 membres de la MMFL (et de les surveiller). Les inconvénients de la vie quotidienne en RDA, les problèmes de sécurité et la proximité de Berlin-Ouest conduisirent rapidement à une délocalisation des trois Missions. Les villas de Potsdam continuèrent à être utilisées pour la représentation et comme base avancée des reconnaissances en RDA. Toutes les autres activités de la Mission française furent transférées à Berlin-Ouest dans un bâtiment discret du Quartier Napoléon qui convenait au soutien administratif, offrait facilités et sécurité pour la préparation des missions, et comprenait un laboratoire photographique, des garages et un atelier d'entretien pour les véhicules.

Il en fut de même pour les Missions américaine et britannique dans leurs secteurs respectifs. Les transits quotidiens des « missionnaires » entre Berlin-Ouest et Potsdam se firent alors par un point de contrôle unique

qui leur était réservé au pont de Glienicke sur la rivière Havel, un ouvrage d'art aujourd'hui très célèbre en raison des échanges d'espions qui s'y déroulèrent à trois reprises. À ce poste de contrôle soviétique, ils devaient présenter leur « Propousk » qui leur servait de document d'identité sur le territoire de l'Allemagne de l'Est et de passeport aux postes frontières avec la République Fédérale d'Allemagne (RFA).

Seuls les 18 membres de la MMFL dûment accrédités auprès de l'état-major du GFSA et détenteurs du Propousk pouvaient donc pénétrer et circuler à l'intérieur de la zone soviétique (la RDA n'était pas reconnue officiellement et n'avait aucune autorité sur les Missions). Ces 18 personnes bénéficiaient du soutien d'une vingtaine d'autres membres de la MMFL formés de personnel « non carté », chargé de l'administration et du soutien.

La MMFL se trouvait dans une chaîne hiérarchique inhabituelle. Appartenant à la garnison de Berlin, la Mission respectait les

prérogatives du général commandant le secteur français qui la soutenait financièrement grâce au confortable budget des fonds d'occupation. Mais il ne donnait pas d'ordres à la MMFL. Celle-ci n'avait qu'un seul chef : le Commandant des Forces Françaises en Allemagne (FFA), installé à Baden-Baden en Allemagne de l'Ouest, auprès duquel se trouvait l'une des trois missions militaires soviétiques de liaison, la MMSL homologue de la MMFL, à quelques heures de Berlin.

## **Liaison ou Renseignement ?**

Venant à parts égales de l'armée de Terre et de l'armée de l'Air, les officiers et sous-officiers recrutés pour ces « missions de Potsdam » répondaient à des caractéristiques variées.

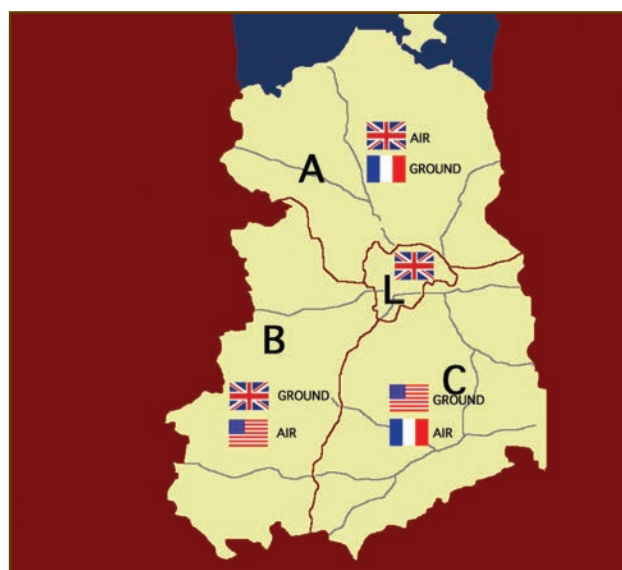
En effet, pour bien remplir leur mission, BRIXMIS, USMLM et MMFL devaient pouvoir disposer à la fois de germanophones, de russo-phones (et d'anglophones pour les Français), de spécialistes des blindés, de l'artillerie, des transmissions, du génie, des avions et des hélicoptères, des radars et des missiles, de la photo et de la mécanique, pour ne citer que quelques-unes des spécialités indispensables. Il fallait surtout que tous deviennent des spécialistes de l'identification des matériels en dotation chez l'adversaire et qu'ils soient capables de conserver leurs facultés dans des situations difficiles voire dangereuses, c'est-à-dire de véritables professionnels de la reconnaissance en terrain hostile. Car graduellement la mission de recueil de renseignement sur notre ancien allié, devenu de plus en plus « l'ennemi potentiel », avait pris le pas sur la mission de liaison.

En quoi consistaient les activités des trois Missions ? La Liaison, qui était à l'origine leur véritable raison d'être, était donc passée petit à petit au second plan.

Comme leur rôle d'intermédiaire entre les commandants en chef devenait de moins en moins courant, elles étaient désormais utilisées pour résoudre des problèmes mineurs, des incidents ou des accidents, terrestres ou aériens survenus en zone soviétique devenue la RDA et concernant leurs ressortissants. Elles le faisaient par l'intermédiaire des officiers soviétiques de la Section des Relations Extérieures (SRE)<sup>5</sup> de l'État-major du GFSA, basée à Potsdam.

Par le biais de ce même canal, elles continuaient à organiser de nombreuses rencontres les jours de fête nationale ou des forces armées, ce qui permettait aux anciens alliés de se retrouver autour d'un buffet.

Des visites réciproques systématiques des commandants en chef constituaient le point



La répartition des zones d'activités entre les trois missions alliées.

5. La SRE était basée à Potsdam alors que l'état-major du GFSA se trouvait à Zossen-Wünsdorf à quelque 40 km au sud de Berlin.

culminant de cette mission de liaison qui perdurait même si la forme l'emportait généralement sur le fond. C'était souvent l'unique occasion pour les deux généraux de mettre de côté les éternels différends opposant leurs pays pour laisser la place à un aspect non controversé des relations mutuelles : la coopération qui avait existé durant la Seconde Guerre mondiale pour vaincre l'Allemagne nazie.

À l'image des ambassades, les Missions constituaient donc un « trait d'union » fiable qui ne servait à rien lorsque tout allait bien mais qui pouvait s'avérer très utile en cas de crise ou d'incident.

Et surtout, cette mission de liaison qui leur garantissait le statut, la protection, et l'accès à la RDA, rendait possible le second volet de la mission, de loin le plus important : recueillir le renseignement militaire sur les forces soviétiques et sur l'armée populaire est-allemande, la NVA !



La RDA et ses pancartes anti-Missions.

## La mission de Renseignement

La recherche du renseignement par les trois Missions alliées s'organisa surtout à partir des années 50. L'ensemble des forces armées soviétiques et est-allemandes massées en Allemagne de l'Est représentait désormais une redoutable menace en Centre-Europe par le nombre de leurs unités et par leur niveau d'équipement.

Il constituait la pointe d'un puissant dispositif offensif avec les groupes des forces Nord (GFN) en Pologne et Centre (GFC) en Tchécoslovaquie, et en 2<sup>e</sup> échelon, les armées des

régions militaires de Biélorussie et des Carpates en URSS.

Les états-majors occidentaux dirent aux chefs de leur mission de liaison : « Vous êtes les seuls à pouvoir vous déplacer en zone soviétique, dites-nous ce qu'il s'y passe » et ils demandèrent alors aux Missions de rechercher en priorité tout indice d'alerte pour prévenir une éventuelle action par surprise des forces du Pacte de Varsovie, puis en deuxième lieu, tout ce qui permettrait d'évaluer les capacités de ces forces, comme l'ordre de bataille, les dotations et les performances

des matériels, le niveau d'entraînement des unités et des personnels, etc. et enfin, de recueillir les informations sur l'infrastructure, le terrain et de façon générale l'ambiance du pays.

Les relations entre les trois missions de liaison alliées étaient heureusement beaucoup plus étroites que dans toute autre organisation de l'Alliance atlantique. Deux facteurs étaient à l'origine de cette situation d'exception : une perception identique de la nécessité et de la valeur de leurs activités spécifiques, ainsi que le sentiment commun du danger partagé au cours des opérations en RDA. Cela créait un lien sans équivalent qui transcendait tout point de vue national divergent. La coopération était bien réelle : le territoire était partagé, la recherche du renseignement était répartie et les résultats obtenus étaient échangés.

Cette collaboration triplait la mise. La planification des missions se faisait en concertation. Le territoire de la RDA était découpé en trois zones, A, B et C, non compris les alentours de Berlin, et ces zones étaient réparties entre les Missions avec une rotation prévue entre chaque au bout d'une durée de quinze jours. Cela évitait toute rencontre intempestive entre Missions différentes sur un même objectif. En contrepartie, les informations recueillies étaient intégralement mises en commun dès le retour des équipages.

De plus, une zone appelée « Local » (L) centrée sur Potsdam et couvrant les abords de Berlin-Ouest était surveillée en permanence (24h/24 et 7j/7) par un équipage d'une des

trois Missions à tour de rôle afin de déceler tout préparatif d'action hostile sur Berlin.

## **L'équipage et sa monture**

La cellule de base formant une « patrouille de reconnaissance » était l'équipage, comme à bord d'un bateau, d'un char, d'un avion ou d'un hélicoptère où chacun a son travail, mais où tous sont complémentaires et participent directement à la réalisation de l'objectif final.

Un équipage comprenait généralement un officier parlant russe et spécialiste de l'armée soviétique, un sous-officier observateur et un sous-officier conducteur parlant allemand et spécialiste de l'identification des matériels.

Ils se déplaçaient en tenue, à bord d'une puissante voiture routière ou d'un véhicule à quatre roues motrices, qui avaient subi

“ ***Vous êtes les seuls à pouvoir vous déplacer en zone soviétique, dites-nous ce qu'il s'y passe*** ”

localement des modifications pour améliorer leur autonomie, leur protection, leur discrétion et leurs qualités tout-terrain : un réservoir supplémentaire, un système d'éclairage particulier, un treuil et d'autres accessoires encore qui rendaient le véhicule plus sûr et plus robuste.

La voiture, dite VGL (Véhicule de Grande Liaison) était donc l'outil principal de travail des missionnaires pour les reconnaissances terrestres. Elle devait être à la fois capable de grande vitesse pour semer les suiveurs de la STASI, discrète pour se faufiler de nuit dans la campagne avec des éclairages adaptés, mais aussi assez robuste pour affronter les mauvais chemins ou même le tout-terrain, que les équipages devaient emprunter pour

approcher le plus discrètement possible de leur objectif ou de leur point d'observation, en été comme en hiver.

Pour sortir la voiture d'une fâcheuse position, l'équipage mettait en pratique à l'aide d'un tire-fort<sup>6</sup> la manœuvre de force dont la théorie paraissait simple mais dont l'exécution s'avérait beaucoup plus compliquée et surtout très éprouvante !



Différents véhicules de la MMFL et leurs équipements.

Au fil des ans, les performances et la motricité s'améliorèrent avec les tout derniers modèles de 4x4. Cependant le treuil électrique des plus récentes Mercedes GE ne les mettait pas à l'abri de surprises et à l'échec d'un treuillage succédait bien souvent l'indispensable remorquage où chevaux et tracteurs des fermes voisines rivalisaient d'ardeur et de puissance pour extraire le véhicule embourbé. Car la population se montrait parfois compatissante et dans ce cas, les équipages étaient rarement ingrats.

L'équipement de bord comportait surtout un grand nombre de matériels d'enregistrement et d'observation : des jumelles, des appareils photographiques avec un jeu d'objectifs, des caméras vidéo, des magnétophones, un scanner, des appareils de vision nocturne, des boussoles, des cartes, des rations et tout le paquetage nécessaire à un bivouac.

La « guerre » du « missionnaire » se faisait donc sans armes ni radio. L'absence de moyen de communication était une omission délibérée. Cela aurait été très utile en de nombreuses occasions pour contacter l'état-major de Berlin-Ouest, mais il est non moins certain que la panoplie des moyens d'interception et de localisation radioélectrique dont disposait

l'adversaire n'aurait pas facilité les activités des Missions.

En définitive, les missions alliées n'étaient rien d'autre que des plates-formes mobiles d'observation parcourant la RDA à la recherche d'informations utilisables militairement.

### **La préparation des reconnaissances**

Cette recherche du renseignement, bien sûr, n'était pas uniquement le fruit du hasard. Chaque équipage préparait soigneusement sa reconnaissance qui pouvait durer de quelques heures à quelques jours.

Les briefings étaient basés sur les orientations de renseignement en provenance des différents organismes nationaux et alliés ainsi que sur les données propres aux trois Missions concernant la mise à jour de l'ordre de bataille de l'adversaire. Les matériels militaires récemment introduits ou modifiés, en particulier les véhicules de combat et les avions, se trouvaient toujours en tête de liste. Tous les objectifs et les zones de recherche

6. Le tire-fort est un treuil manuel.

étaient ensuite coordonnés avec les autres Missions.

Ceci était facilité comme nous l'avons dit par un partage du terrain soigneusement établi de façon à assurer, par rotation, une répartition équitable des zones et à éviter toute rencontre intempestive.

La liste des objectifs incluait les garnisons soviétiques ou est-allemandes, les zones de déploiement, les terrains d'exercice, les aérodromes, les champs de tir, les dépôts, les sites de transmissions, de radars, de missiles sol-air, de franchissement des rivières, les quais d'embarquement sur voies ferrées et tout ce qui avait, de près ou de loin, une signification militaire dans le pays.

À lui tout seul, le GFSA alignait 20 divisions de combat organisées en cinq armées et disposait de services et de soutiens innombrables. La NVA alignait de son côté deux armées et six divisions, le tout entassé dans un pays cinq fois plus petit que la France, l'environnement était donc particulièrement riche en objectifs de toutes sortes. Pour chaque objectif répertorié, son occupation et son niveau d'activité étaient soigneusement relevés aussi bien que tout ce qui paraissait sortir de l'ordinaire aux yeux des observateurs entraînés.

## Les reconnaissances

Chaque jour des équipages des différentes Missions quittaient Berlin, passaient le contrôle du pont de Glienicke pour gagner l'Allemagne de l'Est et y effectuaient leurs reconnaissances, en général pour une durée de 24 à 48 heures. Ces sorties pouvaient être

déclenchées, soit sur alerte à la suite d'une information reçue d'autres sources, soit selon une planification établie en fonction des différentes orientations reçues des états-majors. Tous les membres d'équipage portaient un uniforme militaire avec insignes de grade et de nationalité apparents. Ces missions, menées par des équipages prêts à réagir instantanément au moindre signe d'activité militaire, se poursuivaient toute la journée. Les lieux de stationnement pour la nuit étaient choisis le long des voies de communication empruntées par les convois routiers ou ferroviaires et permettaient d'observer tous les mouvements de troupes ou de matériels. C'est ainsi que durant leurs sorties, les équipages suivaient, observaient, enregistraient et photographiaient tout matériel militaire rencontré.

BRIXMIS, USMLM et MMFL assuraient trois types de missions :

Premier type de mission : celle dite de « Local », suivant la terminologie anglo-saxonne, qui avait pour objectif d'assurer une veille permanente à proximité de Berlin afin de prévenir tout coup de force sur les



Les différents matériels d'enregistrement.

secteurs occidentaux de la ville, et de déceler les indices d'alerte dans cette zone où stationnaient des forces considérables : trois divisions soviétiques dont deux blindées et une d'artillerie, sans compter les nombreuses unités de la NVA. Elle avait lieu tous les jours, pendant 24 heures, de 15 heures à 15 heures et 7 jours sur 7. À tour de rôle, un équipage d'une des trois Missions patrouillait une zone centrée en gros sur Potsdam de 45 km vers l'ouest et de 90 km du sud au nord. Cet équipage parcourait au cours de sa mission de 24 heures environ un millier de kilomètres le long des gares, des casernes et des dépôts soviétiques et est-allemands.

Deuxième catégorie de mission : la reconnaissance aérienne. Les trois Missions disposaient d'avions d'observation. Ces avions légers, *L19* et *Broussard* puis *Twin Otter* pour les Français, *Chipmunk* pour les Britanniques, et *Otter* puis *PC-6* pour les Américains, pouvaient voler quotidiennement dans la zone contrôlée de Berlin (BCZ).

Cette zone représentait un cylindre de 60 km de diamètre centré sur Berlin et de 3 000 m de hauteur, là où aboutissaient les trois corridors aériens ouverts aux avions alliés desservant Berlin depuis la RFA. Lents, maniables et discrets, ces avions légers permettaient à

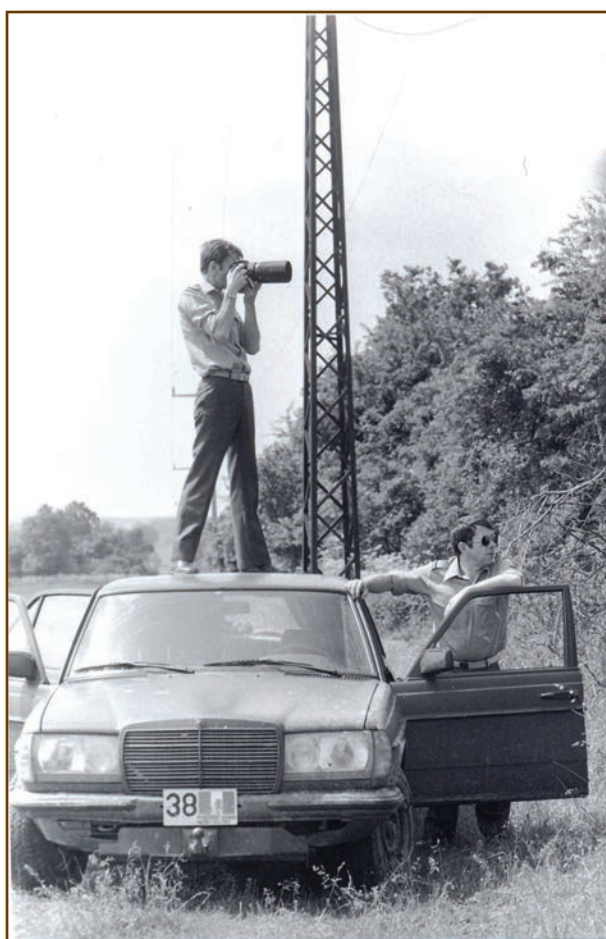
des observateurs bien entraînés de faire de remarquables photographies des objectifs et des matériels survolés. Compte tenu de la météorologie et des nécessités de coordination entre les trois Missions, les observateurs effectuaient environ 160 reconnaissances aériennes par an. C'était un excellent moyen de survoler les casernes et les gares, et de déceler les indices d'alerte dans cette zone.

L'équipage terrestre de la mission « Local » pouvait ainsi être informé le matin de tout indice d'activité dans sa zone de surveillance avant son départ de Berlin l'après-midi.

Troisième type de mission enfin, la plus importante, les « sorties » ou « tours » couvrant le territoire de l'Allemagne de l'Est, dites « sur zone », qui duraient généralement entre 24 et 48 heures. Ces missions étaient effectuées par des équipages à deux (USMLM) ou trois (MMFL et BRIXMIS) appartenant à la section Terre (casernes,

terrains d'exercice, dépôts, gares etc.) ou à la section Air (aérodromes, sites sol-air, radars etc.), parfois aux deux (relève des contingents, auto-école, exercices etc.).

Les indices d'alerte, la mise en service de matériels nouveaux et les activités militaires soviétiques et est-allemandes étaient



Un observateur au travail.



L'observation des convois militaires sur voies ferrées.

observés et enregistrés. Mais les objectifs étaient innombrables (environ 3 000, rien que pour les forces terrestres) et le nombre d'équipages limité par celui des « Propousk », 18, 14 ou 31 suivant les Missions.

## **Les contraintes**

Conduire ces reconnaissances dans un pays peuplé d'un demi-million de jeunes hommes armés, en uniforme et motivés, était souvent l'occasion de sérieuses poussées d'adrénaline, car les « ennemis » du missionnaire étaient légions et les obstacles qui entravaient sa route et ses possibilités d'observation aussi nombreux que divers : un climat rigoureux, un terrain difficile, des routes en mauvais état, des palissades cachant les casernes, des bâches recouvrant les matériels, des ponts trop rares, la STASI et ses « suiveurs », les Vopos, les zones interdites, la population parfois, sans oublier les limites

des propres capacités du missionnaire à supporter la fatigue, à résister au sommeil, à l'isolement, au stress et souvent à la peur.

Car déterminer les capacités d'un adversaire prêt à tout pour vous empêcher d'accéder à cette information était un véritable défi. En fait, même les activités les plus routinières menées en RDA pouvaient potentiellement dégénérer et provoquer les arrestations, les « blocages », les collisions délibérées, les tirs et autres rencontres périlleuses qui ont marqué l'histoire des Missions. Il n'y avait pas de corrélation directe entre l'importance d'un objectif et le risque que l'on courait à se renseigner sur cet objectif. Un objectif très sensible pouvait se révéler particulièrement aisé à observer dans ses moindres détails, tandis que la situation paraissant la plus inoffensive pouvait devenir explosive si le collecteur de renseignement en faisait trop ou si le « défenseur » de ce renseignement réagissait de façon disproportionnée.



## Une reconnaissance aérienne.

Bien évidemment, les Soviétiques n'étaient pas disposés à laisser faire les Missions. Ils avaient donc mis en œuvre tout ce qui était faisable, sans remettre en cause les accords initiaux, afin de réduire, voire neutraliser, les possibilités d'accès des Missions alliées à ce qu'ils considéraient comme leurs secrets militaires, c'est-à-dire presque tout ce qui concernait leurs forces armées.

La première des mesures restrictives a consisté à notifier des Zones Interdites Permanentes (ZIP) et à en étendre la surface pour couvrir les zones côtières et frontalières de l'Allemagne de l'Est ainsi que les principaux terrains d'exercice et zones de stationnement des forces du GFSA et de la NVA, sites nucléaires et aérodromes en particulier.

Il fallait donc louvoyer en permanence entre ces zones interdites à l'intérieur du pays et celles qui s'étendaient tout au long des frontières interallemande et polonaise, ainsi que de la côte de la Baltique. Cependant les Occidentaux pouvaient amener le GFSA à modérer la surface de ces zones interdites en RDA, en imposant dans leurs propres zones en RFA des ZIP de même nature aux Missions soviétiques, ce qui gênait leurs activités de renseignement.

Malgré tout, les missions militaires occidentales ont toujours tenté de déterminer avec précision, ou de confirmer, ce que cachaient ces ZIP et elles y sont généralement parvenues, en coopération avec les autres sources de renseignement.

En complément des ZIP, les Soviétiques notifiaient aussi régulièrement des zones interdites temporaires (ZIT) pour couvrir des manœuvres ou des exercices. Et de façon plus vicieuse, les Soviétiques ont commencé dès les années 50 à faire poser le long des routes, en dehors des ZIP, des pancartes, rédigées en quatre langues, interdisant le passage aux Missions. Les services est-allemands ont alors amplifié cette mesure et multiplié la pose de pancartes d'interdiction à plusieurs milliers d'exemplaires sur tout le territoire de la RDA.

La légitimité de ces pancartes était naturellement contestée par les Missions car elles ne faisaient pas l'objet d'une notification formelle de la part du commandement soviétique à l'instar des ZIP et ZIT. Néanmoins, leur présence incitait les habitants du cru à dénoncer à la police une voiture de Mission dès qu'elle était vue passant derrière une pancarte ; l'équipage était ensuite accusé par les Soviétiques d'avoir violé une interdiction,

# Dossier

ce qui était source d'innombrables incidents et de controverses sans fin avec la Section des relations extérieures soviétique.

A contrario, la présence de ces pancartes d'interdiction indiquait aux équipages alliés qu'un objectif militaire se trouvait à proximité !

Enfin, les Soviétiques avaient confié à la redoutable STASI la surveillance des Missions. Créée sur le modèle du NKVD<sup>7</sup> soviétique devenu le KGB en 1954, structurée militairement, la STASI était l'émanation du ministère pour la sécurité de l'État (MfS).

Avec ses milliers de collaborateurs, elle était à la fois, comme son insigne et sa devise l'indiquaient, « le glaive et le bouclier » du parti communiste au pouvoir en RDA, le SED<sup>8</sup>. Ces employés officiels, tous militaires à partir de 1986, et ces *Inoffizielle Mitarbeiter* (IM), l'équivalent de nos honorables correspondants, constituaient « l'arme principale dans la lutte contre l'ennemi ».

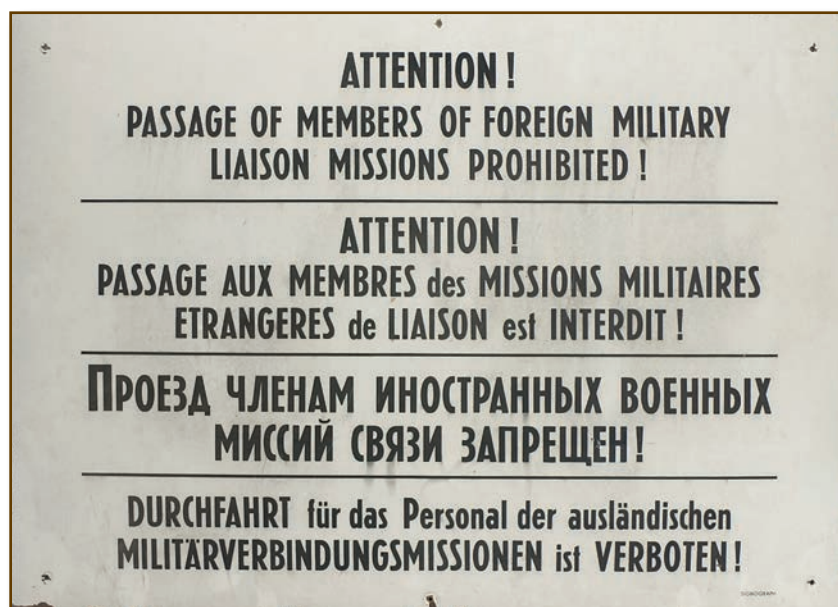
Chargés par les Soviétiques de la neutralisation des Missions, les agents de la STASI, ennemis résolus des missionnaires, ont donné bien du fil à retordre aux équipages alliés. Les représentants de ce redoutable organisme sont directement responsables de la mort de l'adjudant-chef Mariotti.

Cette surveillance s'exerçait non seulement à l'occasion des reconnaissances, mais aussi dans leurs villas de Potsdam, voire à Berlin-Ouest. Nous savons maintenant à partir des archives de la

STASI, qu'elle y avait consacré des moyens humains et matériels considérables et que le vaste réseau d'informateurs qui quadrillait la RDA, les écoutes et les filatures conduites par un personnel policier compétent, méthodique et impitoyable, lui avaient permis de déterminer très précisément les méthodes et les points d'observation des équipages, car la STASI conservait en mémoire tous les faits et gestes des missionnaires.

Les « suiveurs » ne sont cependant jamais parvenus à réduire de façon significative les capacités d'action des Missions, malgré les innombrables embuscades montées pour surprendre des équipages en pleine action. Ceux-ci se sont constamment adaptés aux conditions du moment et ont réussi dans la très grande majorité des cas à déjouer la surveillance et à mener à bien leurs missions.

De façon générale, toutes les mesures restrictives que les Soviétiques, en lien avec



Pancartes placées en dehors des zones et non reconnues par les Missions.

7. NKVD : *Narodnii Komissariat Vnoutrennikh Diél* : Commissariat du Peuple des affaires intérieures, ancêtre du KGB.

8. SED : *Sozialistische Einheitspartei Deutschlands* ou Parti socialiste unifié d'Allemagne.

leurs amis est-allemands, ont pu prendre à l'encontre des « missionnaires » ne pouvaient les empêcher d'observer leurs forces tout simplement en raison de l'incroyable densité au km<sup>2</sup> des



Une surveillance de tous les instants. Ici, des Vopos.

bases, sites, terrains, etc. des armées stationnées en RDA, sans parler de l'encombrement de l'espace aérien qui, sur un territoire d'un cinquième de celui de la France (110 000 km<sup>2</sup>), abritait autant d'unités, si ce n'est plus, que l'ensemble des forces alliées entre le rideau de fer et l'Atlantique. La seule mesure radicale et efficace que les Soviétiques auraient pu prendre aurait été de supprimer les Missions militaires alliées !

## Les incidents

Au cours de leurs tournées, les « missionnaires » devaient être constamment sur leurs gardes surtout en présence de véhicules militaires ou à proximité d'objectifs sensibles.

Tant que les équipages s'intéressaient aux seules installations soviétiques, ils pouvaient bénéficier d'une certaine complicité de la population. Mais c'était loin d'être le cas lorsqu'ils s'approchaient des objectifs de l'armée populaire est-allemande. À proximité du mur de Berlin ou de la frontière interallemande, la population était généralement « sûre » et acquise au régime. L'âge influait également : certains jeunes étaient fanatisés, des étudiants se montraient plus pacifistes, les plus anciens « accommodants »

ou franchement hostiles. En général, ils se méfiaient les uns des autres en raison de l'omniprésence de la STASI.

En l'absence de toute certitude, force était pour les missionnaires de ne

pas accorder leur confiance aveuglément à la population même si, dans de nombreux cas, des habitants de la RDA sont venus spontanément en aide aux missionnaires en les dépannant ou en les informant.

Pour identifier avec précision et décompter une unité en déplacement (certains convois pouvaient comporter plusieurs centaines de véhicules) les équipages devaient souvent, soit dépasser la colonne, camion après camion, soit la croiser en sens inverse. L'équipage courait alors le risque, non seulement de voir sa voiture bloquée entre deux véhicules, ce qui était le plus courant, mais, beaucoup plus sérieusement, de se faire percuter par un conducteur zélé sur ordre de son chef de bord.

De la même façon, lorsqu'un équipage était surpris sur un point d'observation ou lors d'une prospection d'un terrain d'exercices, il tentait toujours d'échapper à la tentative de blocage de sa voiture, souvent avec succès, parfois non. Dans ce dernier cas, le risque était que les agresseurs entrent volontairement en collision avec la VGL. La fréquence des tentatives de collision volontaire est allée croissant pour augmenter de façon sensible au début des années 80, jusqu'à devenir de

la part des Soviétiques et plus encore des Allemands de l'Est un moyen d'intimidation des Missions.

Le véhicule de grande liaison, normalement couvert par l'immunité diplomatique, assurait en principe une certaine protection en cas d'incident. Mais il est arrivé que des observateurs, surpris en dehors de la voiture en « flagrant délit d'espionnage », aient été immobilisés *manu militari*, et le contenu du véhicule saisi par les Soviétiques, et même exceptionnellement par des Allemands de l'Est. Cela se traduisait par une lettre de protestation du commandement du GFSA qui déclarait généralement *persona non grata* (PNG) les membres de l'équipage fautif.

## **L'escalade de la violence**

Par ailleurs, chaque année, chacune des Missions recensait des épisodes au cours desquels un équipage avait été pris pour cible par une sentinelle. Généralement, le soldat surpris ou nerveux visait mal et les observateurs en détalant prestement en étaient quittes pour la peur. Il est même plutôt miraculeux que dans l'histoire des Missions on n'ait eu à déplorer que deux blessés par balle.

Mais le 24 mars 1985, le major Arthur Nicholson de USMLM était abattu sans sommation par la sentinelle soviétique gardant un petit hangar d'un terrain d'exercice près de Ludwigslust à 80 km au Nord-est de Berlin.

Ce deuxième incident fatal en un an, après une escalade de la violence délibérée

exercée par les Soviétiques et les Allemands de l'Est à l'encontre des Missions, a été un point de très haute tension entre les Missions alliées et le GFSA.

Finalement, au plus haut niveau à Moscou, on a pris conscience des conséquences contre-productives de l'attitude agressive du commandant en chef du GFSA de 1980 à 1985, le général Zaitsev, et de son effet désastreux dans les relations américano-soviétiques, au moment où Gorbatchev lançait sa politique de « perestroïka » et de détente internationale. Les négociations qui ont suivi cet incident et les excuses qu'ont présentées les Soviétiques ont marqué le début d'un reflux des tensions et la baisse de la violence des incidents.

À l'exception des cas les plus graves, la plupart des incidents se réglaient sur place, généralement au bout de quelques heures, avec le représentant de la « komandatura » soviétique locale. La règle pour les équipages



**Blocage d'un équipage par la NVA.**



Une menace souvent suivie de tirs sans sommations.

bloqués était de ne jamais reconnaître de torts et de refuser de signer « l'Akt », c'est à dire le procès-verbal d'infraction, rédigé par le « Komandant ». Dans les cas les plus sérieux, une protestation était élevée par la partie qui se considérait offensée, parfois par les deux parties en même temps, selon la savante gradation diplomatique de la note verbale, puis de la lettre du chef de Mission ou, plus haut, du chef d'état-major ou encore du commandant en chef et finalement jusqu'au niveau des ambassadeurs. À ce stade cela risquait de devenir une affaire d'État.

De l'anecdote à la tragédie, de nombreux « incidents » ont donc émaillé la vie quotidienne des missionnaires. Des mesures de rétorsion étaient fréquemment envisagées mais, si les statuts des Missions soviétiques et alliées, étaient identiques, les conditions de travail étaient très différentes. Les équipages alliés menaient leurs activités sur un territoire hostile où presque tous les habitants, militaires ou civils, étaient prévenus de l'existence des Missions et étaient toujours prêts à les signaler ou à les paralyser. Le parc automobile policier était pléthorique et constamment mobilisé pour suivre les équipages ou les immobiliser.

À l'inverse, les véhicules des Missions soviétiques en République Fédérale, de couleurs banalisées, se mêlaient à un trafic dense et n'étaient que rarement prises en filature, encore plus rarement bloquées et elles ne furent jamais percutées volontairement.

## **Le bilan**

De retour à Berlin-Ouest, l'officier chef d'équipage résumait le bilan de sa mission dans un compte-rendu immédiat, au profit tout particulier de ceux qui allaient revenir dans la même zone. Il résumait les principaux résultats obtenus, les incidents survenus et les événements en cours ou à craindre. Son rapport ultérieur contiendrait des renseignements plus techniques accompagnés de ses commentaires.

En fait, les bilans diffusés chaque année par les Missions et résumant la collecte de tous les renseignements obtenus ressemblaient à un catalogue des équipements militaires dotant le GFSA. La mise en service de nouveaux avions de chasse, de chars, de matériel d'artillerie ou d'autres systèmes d'armes et leur déploiement en zone avancée provoquaient

# Dossier

une certaine excitation et généraient une sorte de compétition à l'intérieur et entre les Missions : c'était la course à la Première (au scoop), à qui réussirait la première photo technique de qualité d'un nouveau matériel.

Mais, ce qui constituait la norme et alimentait les rapports était le flot d'informations concernant des modifications d'équipement, des changements dans l'organisation, suggérés par des numéros ou des signes d'unités, des références logistiques, des détails dans le déroulement d'un exercice, la confirmation d'une relève, l'état des installations et des casernements, l'allure d'une troupe et tous ces petits détails qui alimentaient la chronique de la vie quotidienne du GFSA et de la NVA, et qu'un satellite ou une interception radio ne fournissait pas : l'intérieur d'un hangar ou le dessous des ailes, etc.

Récoltés jour après jour, ces petits fragments, sans intérêt lorsqu'ils étaient pris isolément, pouvaient être combinés pour former ce qui était sans doute l'image la plus exhaustive de la plus grande force offensive jamais déployée en ce monde.

## Un véritable challenge

À l'évidence, le GFSA pouvait toujours déclencher une attaque dans l'état où il était

et qui atteignait toujours un niveau de disponibilité impressionnant même si les effectifs n'étaient pas complets. Mais s'il voulait attaquer et s'il le faisait, comment le savoir ?

Déceler les indices d'alerte était donc le principal problème de renseignement à résoudre en Europe et un véritable cas d'école pour la MMFL et ses collègues. Pendant toute la durée de la Guerre froide, de six à huit équipages des missions alliées ont parcouru quotidiennement la campagne est-allemande, sans compter les reconnaissances aériennes faites par ces mêmes observateurs autour de

Berlin et dans les corridors.

Chaque jour, chaque nuit, ces équipages recherchaient précisément les indices d'alerte d'une attaque imminente.

C'était une couverture efficace, même en tenant

compte des zones interdites qui échappaient en partie à l'œil inquisiteur des Missions. Les préparatifs d'une invasion auraient sûrement été camouflés par le GFSA, maître en *maskirovka*<sup>9</sup>, mais, en raison de leur ampleur, ils auraient été détectés à coup sûr par les Missions. Sachant cela, les Soviétiques auraient certainement fermé le pont de Glienicke et interdit aux Missions l'accès en RDA. Cela même aurait toutefois sonné l'alarme et déclenché une collecte accrue d'informations par d'autres sources.



Mort d'un missionnaire 22 mars 1954.

9. Maskirovka : Maskirovka (littéralement : camouflage) est un terme russe qui désigne l'art de la désinformation militaire.

## La fin d'une aventure

Aucun des deux Blocs ne remit en cause la légitimité des Missions. Bien que les anciennes zones d'occupation aient été remplacées depuis longtemps par deux États indépendants, personne ne réclama la dissolution des Missions dont la seule existence représentait pourtant une atteinte à leur souveraineté. Les Alliés tenaient à ce que se poursuive cette faculté de voir ce qui se passait dans un pays inaccessible et les Soviétiques voulaient conserver les acquis de leur victoire de 1945. Aucune des deux Allemagne n'eut le droit à la parole.

En 1989, le mur de Berlin s'écroula, puis l'Allemagne fut réunifiée et les Soviétiques commencèrent leur repli à l'intérieur des frontières de leur pays, qui subissait lui-même des changements historiques. Les trois Missions couvrirent le retrait du GFSa jusqu'au bout, collectant tous les renseignements sur son repli d'Allemagne et son franchissement de la frontière polonaise.

Une des dernières photos prises par la Mission américaine fut celle d'un train de troupes soviétiques orné d'une grande pancarte avec ces mots : « Nous reviendrons. » Rétrospectivement, cela ressemble moins à une menace qu'à une rodomontade pathétique. Mais durant les quarante années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, la présence en Allemagne de l'Est des forces soviétiques et est-allemandes avait bien constitué une menace crédible et convaincante, mais rendue beaucoup plus transparente grâce à la présence permanente de quatorze Américains, trente-et-un Britanniques et dix-huit Français. Les informations nombreuses, précises, prouvées et pertinentes que les Missions militaires de liaison de Potsdam ont



Un équipage français en RDA.



Un équipage soviétique en RFA.

fournies ont fait oublier la faiblesse de leurs effectifs et la vulnérabilité de leurs membres.

Ces derniers ont ainsi prouvé que l'homme occupe une place unique et irremplaçable dans la chaîne du Renseignement, ce qui conserve aujourd'hui encore toute sa pertinence. Les trois Missions alliées ont ainsi constitué, de fait, le premier instrument des mesures de confiance mutuelle avant même que ce terme ne soit institué. ■

## Les Femmes dans les Armées

Les hautes autorités rendent aujourd'hui hommage aux femmes militaires qui montrent chaque jour qu'elles peuvent exceller dans les métiers jusqu'à maintenant perçus comme « masculins ».

Pourquoi des femmes se sont-elles engagées dans les armées depuis maintenant des décennies ? Comment à leur époque ont-elles été reçues dans cette société souvent misogyne ? Ont-elles des regrets aujourd'hui ?

Signer un premier contrat en 1964 ou avant alors que les personnels féminins n'étaient que des catégories, ou en 1975 quand la reconnaissance de l'égalité « homme-femme » commençait à émerger, était un défi. Pour toutes, entre 18-19 ans s'engager était véritablement une aventure.

Pour certaines c'était un rêve de petite fille, avoir dans la famille ou après avoir rencontré au hasard d'une rue des personnels militaires féminins, élégantes en bleu marine avec des gants blancs, des petites toques et talons aiguilles ! Ou pour fuir une vie difficile dans des familles peu aimantes. Être issue d'une famille de militaires pour continuer la tradition ou au contraire tout découvrir, d'autres horizons, un autre univers. Ou encore par provocation de faire un métier différent de ce que l'on attendait de nous. Partir vers l'inconnu !

Le choix n'était pas large dans l'armée de terre, quatre spécialités : Transmissions, service de recrutement (service national) Matériel (réparatrice de parachutes) et service État-Major. Travaillant uniquement dans les



bureaux tout comme l'Armée de l'air ou la Marine. Aucune notion d'armement, de tir, de cours de combat, de vie sur le terrain pour les plus anciennes.

Il a fallu se familiariser avec la discipline, les grades, vaccinations et les chambres



collectives tout en essayant d'ignorer les préjugés sur le métier, certaines familles n'approuvaient pas ce choix.

La population était aussi méfiante vis-à-vis de nous, dans la ville de Dieppe (de 1963 à 1973) et ensuite de Caen (de 1973 à 1983), villes où nous avons reçu notre instruction de base militaire à l'École d'Instruction des Personnels Militaires Féminins, on nous regardait d'un mauvais œil, certains bars étaient « interdit aux chiens et aux PFAT ». Nous défilions en jupe et escarpins qu'il fasse chaud ou froid !

Nous avons appris à nous soutenir, nos familles nous manquaient, nous étions jeunes mais fières et heureuses de devenir indépendantes.

En 1973, les statuts ont changé, nous devenions des militaires à part entière, mêmes droits, même solde et mêmes obligations que nos camarades masculins.

Certaines ont rencontré leur mari sans jamais rencontrer de problèmes de mutation. D'autres ont élevé, par choix ou non, leurs enfants seules. Toutes ont fait de belles rencontres, ont eu une vie épanouie malgré des difficultés, comme le célibat géographique quand les mutations ne correspondaient pas, ou l'obligation de prendre un congé parental quand le conjoint était muté Outre-mer en famille.

Il y a eu des hauts et des bas, des conjoints qui n'acceptaient pas les contraintes de notre métier, choisir de divorcer pour certaines ou de quitter l'armée pour les satisfaire pour d'autres. Difficulté aussi de choisir entre une affectation enviée mais en célibataire ou les enfants et, dans ce cas, ce sont les enfants qui l'emportent surtout quand ils sont jeunes. Se demander si nous sommes de bonnes mères et mauvaises militaires ou l'inverse. Faire le choix d'un seul enfant pour concilier plus facilement les



# Mémoire



absences, en étant aussi épouse de militaire la gestion est plus compliquée.

À nous les femmes d'assumer la logistique, travail, enfant, examens et lors des permanences ou manoeuvres, s'arranger avec des copines pour faire garder les enfants.

Pour toutes, les carrières ont été différentes, avec un mari militaire ou civil, célibataire, avec ou sans enfant. Carrière courte, parfois écourtée pour suivre un conjoint, ou carrière longue, avec des responsabilités ou pas.



Des réflexions déplacées ont existé, comme un chef préférant commander un régiment de Sénégalais plutôt qu'une femme, ou que la place d'une femme est dans son foyer et pas sur le terrain... Des chefs qui vérifiaient les heures d'arrivée et de départ pensant qu'ayant plusieurs enfants, un mari en OPEX six mois, il était impossible de tout gérer ! Il a fallu parfois remettre certaines personnes à leur place. Rares ont été à notre époque les histoires de harcèlement.





Avoir la chance d'une affectation en Allemagne, à l'étranger en ambassade, mutée Outre-mer, faire des OPEX. Avoir été instructrice, secrétaire, informaticienne, parachutiste, contrôleuse aérienne, chef de section... tous ces emplois différents enchaînés au fil des mutations font qu'il n'y a rien de répétitif, il faut sans cesse apprendre, se remettre en question, ce qui permet d'avoir une ouverture d'esprit plus grande.



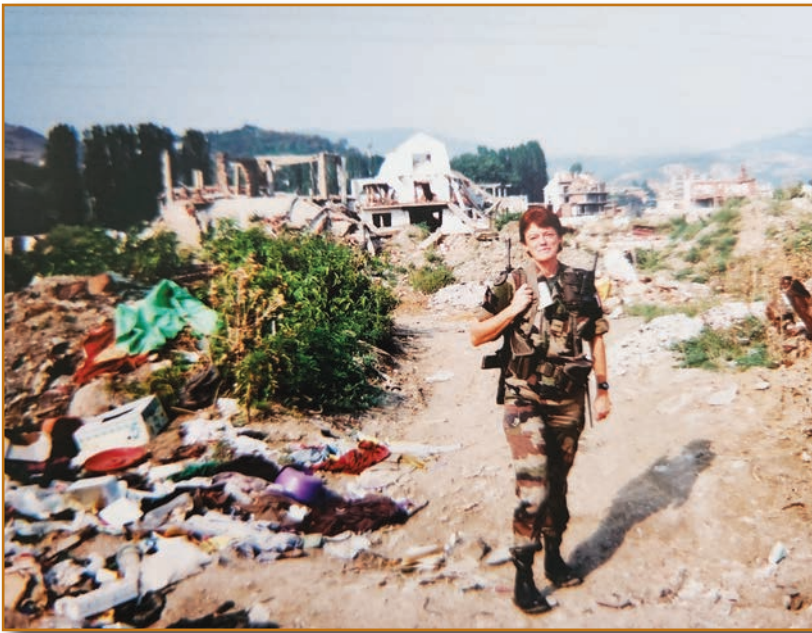
Trouver sa place dans un monde majoritairement masculin n'est pas forcément difficile. La complémentarité de chacun, la richesse des rencontres sont le moteur d'un parcours.



Ce métier traditionnellement dévolu aux hommes a su ouvrir ses portes aux femmes. Dans une armée professionnelle, ces dernières sont une nécessité, l'institution l'a bien compris. Elle est le reflet d'une société moderne qui donne aux femmes la place qu'elles méritent. Mais au-delà de cette modernité, l'armée sait que la complémentarité est source d'ouverture d'esprit et, par voie de conséquence, d'excellence.

Aucun regret pour chacune d'entre nous d'avoir suivi cette voie qui a permis de faire de superbes séjours, de vivre des moments extraordinaires, avoir une carrière passionnante.

Si par la suite certaines ont travaillé dans le civil, elles ont pu se rendre compte



que l'esprit est totalement différent. Mais on y reconnaît nos compétences acquises, les qualités attribuées généralement aux militaires : ponctualité, sérieux, pas d'absentéisme, bon esprit, solidarité.

Aucune ne regrette son engagement, fière d'avoir été militaire et d'appartenir à cette grande famille.



De magnifiques années où la relation à l'autre est essentielle pour avancer. Que de beaux et bons souvenirs qui nous lient depuis de nombreuses années et aujourd'hui encore ! Pour toutes si c'était à refaire, nous signerions sans hésiter. Merci à l'institution d'avoir cru en nous, en montrant que l'ambition n'a pas de genre.

Je remercie mes sœurs d'armes pour leurs témoignages qui m'ont permis d'écrire cet article.

**Marie-Françoise LE BOULEUR**

## Épouse de militaire

**Un ouvrage au sujet original et attachant nous avait touché il y a de cela déjà plusieurs mois : *Femmes vaillantes – Les sentinelles des légionnaires* de Maylis Lardet et Marie-Laure Vincensini (voir *La Charte 1 2025*, p. 48 et 58).**

**Ce recueil de témoignages d'épouses de légionnaires incitait alors notre rédaction à lancer un appel aux épouses, aux enfants ou encore aux mères de militaires toutes armes confondues.**

**Certaines ont accepté de relater ce que fut leur vie aux côtés de ces hommes prêts au sacrifice ultime et nous les en remercions.**

### Catherine

Fille de cheminot, j'avais l'habitude, enfant, de ne pas voir mon père à des heures régulières, il n'y avait pas de « routine » dans ses horaires de travail : il partait à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, pouvait travailler les week-ends et les jours fériés et avait des absences qui dépassaient la journée, sans

que celles-ci soient aussi longues que celles que peut connaître un militaire. J'étais donc peut-être, sans le savoir, un peu préparée à la vie de conjointe d'un Troupe de Marine.

Et puis, un jour, une rencontre et la découverte de la vie de militaire : les semaines de services, les « pas d'horaires » pour rentrer à la maison, les absences plus ou moins longues, les mutations périodiques.

Deux ans après cette rencontre, la nouvelle arrive : mutation en vue pour un département d'Outre-mer pour un séjour de trois ans.

La question de suivre ou de rester en célibat géographique ne se pose pas : je suivrai. Et donc, mise de côté du travail, au revoir aux collègues et aux relations amicales.



Carte postale ancienne d'un groupe de cheminots du PLM devant une locomotive Pacific (Paris-Lyon-Méditerranée, 1912).

© Didier Duforest/Wikipedia

# Au rythme de tes pas

Fonctionnaire d'État, une mutation est possible mais j'attendrai deux ans avant de l'avoir et de pouvoir reprendre le chemin du bureau. Entre temps, arrivée d'un petit bout qui va occuper un peu mon temps (mais je commence à constater que rester à la maison n'est pas toujours terrible ; j'aime à dire que le balai a une conversation bien limitée !).

Le retour vers la métropole s'annonce et chance ou hasard, retour dans la même ville ; la mutation, cette fois-ci, est plus rapide : je reçois avant Monsieur la réponse à ma demande.

Et les années sont passées avec leur rythme de cartons, déménagements, changements de lieux de vie et l'obtention plus ou moins rapide d'un poste dans le même département que mon conjoint.

C'est facile sans l'être de choisir entre une vie de famille regroupée ou bien le célibat géographique. Cependant, j'ai toujours opté pour suivre au plus vite mon époux : les périodes de travail et, quand ma demande de mutation n'était pas acceptée, de mise en disponibilité (de ce fait, en position de femme au foyer ou ménagère à temps plein) se sont succédé à un rythme irrégulier.

Quand je pouvais obtenir une mutation pour suivre mon conjoint dans sa nouvelle affectation, ce changement a toujours comporté deux aspects. Il y avait le plaisir de découvrir de nouvelles tâches et aspects de ma profession au lieu de rester pendant des années attachée au même poste et devenir

une vieille fonctionnaire avec ses manies et ses certitudes mais aussi le regret de laisser des collègues sympathiques auxquels je m'étais attachée avec la quasi certitude que je ne les reverrai pas, de voir ma carrière stagner avec la difficulté de présenter

un concours interne pour progresser un peu et les notations professionnelles stagnantes elles aussi sous le prétexte de m'aligner avec les personnels en place (... mais aussi, je pense, parce que je n'étais pas prioritaire pour accéder aux promotions individuelles liées à la notation puisque je n'étais pas appelée à rester sur place).

Arrêter de travailler enlève une partie de la vie sociale : que dire à Monsieur ou aux enfants le soir quand ils rentrent à la maison et après qu'ils aient raconté leur journée ? Que le chiffon à poussière s'est bien activé ? Que le fer à repasser vous a chanté sa complainte ?... Pas sûre qu'ils écoutent l'histoire ! Toujours bouger prive des amitiés construites dans les nouvelles affectations même si on essaye de garder un lien, la distance finit par les amoindrir, voire les faire disparaître.

Et c'est quelquefois agaçant d'être juste « l'épouse du sergent Untel » (ou bien de l'adjudant, du lieutenant, du capitaine...) plutôt que simplement « Madame untel », d'avoir cette impression que l'on n'existe pas individuellement.

Cependant, j'ai toujours présenté à mes enfants les déménagements et changements de lieux de vie comme une chance de pouvoir découvrir d'autres choses, d'autres gens, d'autres régions et je pense vraiment que ça l'est. Être conjointe ou enfant d'un militaire est une position un peu particulière mais

**Être conjointe ou enfants d'un militaire est une position un peu particulière mais toute vie n'a t-elle pas ses côtés positifs et négatifs ?**

# Au rythme de tes pas



pourront, en y ajoutant celles que j'envoyais à mes parents, avoir une vision de leur enfance, connaître les petits riens de leur jeunesse sans que tout soit déformé par une mémoire qui quelquefois travestit les faits sans le vouloir quand on raconte sa vie et les partager avec leurs petits.

toute vie n'a-t-elle pas ses côtés positifs et négatifs ? Il me semble que oui.

Les opérations extérieures et les missions ont permis d'échanger de nombreux courriers dans lesquels je décrivais à ma moitié les petites aventures de la famille, les progrès de nos enfants, leurs petits mots, leurs bêtises, bref les petits riens de la vie familiale. Le téléphone portable n'était pas encore un objet de la vie courante et le facteur était un personnage important que je guettais. Il apportait irrégulièrement les missives parties d'un autre bout de la France ou du monde : un jour rien, le lendemain deux ou trois lettres dans la boîte. Toutes ces lettres sont maintenant rangées dans des cartons ; c'est un héritage de souvenirs et de vécu pour nos enfants. Ils

L'âge de la retraite est maintenant là avec une petite pension certes, quelques soupirs sur une carrière en dents de scie et trop tôt terminée mais je suis riche de souvenirs et de rencontres que je n'aurais pas eus ou faites en restant toujours au même endroit : martiniquais délaissant sa brouette pour venir me changer ma roue crevée, femme martiniquaise me faisant gentiment remarquer que je n'avais pas mis de casquette à mon petit bout pour le promener en ville, échange gestuel avec une maman djiboutienne rencontrée sur un point d'eau dans la brousse, petite mendiante de Djibouti d'environ six ans, l'âge de mon aîné qui, lorsqu'elle m'apercevait de loin avec mes enfants, venait souvent m'accompagner pour quelques pas, en prenant toujours par la main mon deuxième fils (j'ai toujours en tête son joli sourire), l'accent du sud de ma collègue de Bourges, les gens de l'Aisne et leur accueil et tant d'autres choses comme les poches qui deviennent sacs à Laon et cornets à Nancy, les paysages si différents selon les régions....



© rawpixel

Même si quelquefois mes choix m'ont pesé, sur le moment, quand je savais que le balai allait être mon « collègue » exclusif pour quelques mois, je ne regrette pas de les avoir

# Au rythme de tes pas

faits. J'ai même adhéré à une amicale d'anciens de Troupes de Marine, comme quoi je n'en veux pas à l'Institution d'avoir, quelquefois quand même, un peu bousculé ma vie. Elle en a fait partie et continue sur cette lancée. ■

## La vie de Marguerite par son fils Joseph

J'ai fait cet article à la mémoire de ma maman, femme de militaire. Marguerite, qui vit à Port-Vendres en famille, découvre Jean, caporal du 4<sup>e</sup> RIC. Le 4<sup>e</sup> RIC est descendu de Paris prendre le bain dans la Méditerranée près de Perpignan. Nous sommes en septembre 1939.

Hitler et Staline écrasent la Pologne. Jean et Marguerite se marient en septembre 1939. Jean est en tenue de drap avec ses galons de caporal et Marguerite en corsage fleuri. À peine marié, Jean est envoyé sur Paris avec le 4<sup>e</sup> RIC. Une fois celui-ci équipé pour le combat, il est envoyé en Alsace. Pendant les combats, comme toutes les épouses de militaires, Marguerite ne connaît pas le sort de Jean. Ils se retrouveront après la démobilisation en Dordogne. Nous sommes en 1940.



Port-Vendres.

© Jcb-caz-11.jpg



Le Tyrol.

(c) FeJo4711.jpg

Jean retrouvera Marguerite à Port-Vendres. En 1941, il rejoindra la Gendarmerie. Ce fut Narbonne où je suis né en 1942, Figeac avec Gabrielle ! Après avoir été grièvement blessé le 1<sup>er</sup> avril 1944, ce fut Port-Vendres où sont nés Jean-Yves et Henri en 1945 et 1946.

Puis, Jean part en Autriche en 1946, le Tyrol et Vorarlberg, puis à Vienne, sa capitale, en 1948. Il est affecté à la Police internationale. Marguerite le rejoindra avec les quatre enfants. Nous traverserons la France, l'Allemagne (zones française et américaine), l'Autriche, la zone soviétique, pour aboutir à la gare de l'Ouest (zone britannique).

Jean nous y accueillera pour aller en secteur français où nous resterons durant les cinq ans d'occupation.

En 1953, la famille partira pour l'Allemagne : zones française, britannique, soviétique puis zone américaine pour les deux françaises (Bade-Wurtemberg et Rhénanie-Palatinat). On aboutira à Bad-Neuenahr pour trois ans. Jean ira en Algérie de 1956 à 1957, mais avant il ira en Sarre.

1957-1959, nous sommes à Kehl. Jean retournera en Algérie en 1958-1959. Marguerite tombera gravement malade, et sera hospitalisée à l'hôpital militaire de Strasbourg. Jean sera rapatrié en urgence. Marguerite décèdera en 1959. Jean et Joseph l'accompagneront par route jusqu'au caveau familial où elle repose depuis 1959. La vie ne sera plus la même. Marguerite avait 46 ans. ■

## **Annie : Mon premier séjour Outre-mer**

Mon futur mari et moi nous sommes rencontrés à Noël 1961. Âgée de 17 ans, je terminais mes études secondaires. Lui, caporal-chef venant de la 25<sup>e</sup> DP était rentré d'Algérie cinq mois plus tôt. Nous nous sommes mariés en août 1964, dès son admission à l'EMIA. De mon côté, j'enseignais depuis deux ans en Normandie, tout en suivant des cours à la fac de Caen.

Notre première garnison à l'été 1966 fut le 24<sup>e</sup> RIMa à Perpignan, région où nous nous étions rencontrés.

Puis est arrivé le moment de notre premier séjour Outre-mer. C'est ainsi qu'en juin 1968, nous avons appris que ce serait le Laos, où un poste de conseiller à la 1<sup>re</sup> région militaire de Luang-Prabang allait être créé. Nous avions déjà deux fillettes qui ont donc ainsi bénéficié des vaccins contre la fièvre jaune et le choléra et du début du traitement à la nivaquine.

L'accueil a été excellent, mon mari se faisant confectionner en 48 heures chez les tailleurs locaux un « grand blanc » et un « petit blanc » avant d'être présenté au général commandant la Mission Militaire Française d'Instruction près le Gouvernement Royal Lao (MMFI-GRL). Il partait peu après pour Luang-Prabang afin d'y rejoindre les quatre autres membres du détachement et d'y trouver et préparer un logement, ce qui fut rapidement fait.

La maison était grande avec quelques spécificités locales : pas d'électricité la première année et donc lampes et réfrigérateur à

pétrole, eau d'un puits pompée à la main vers la citerne sous le toit, pas de vitrage mais des moustiquaires, filtres pour l'eau de boisson à broser toutes les semaines.

Mon mari avait trouvé quelqu'un pour m'assister dans la maison, me guider en ville et servir éventuellement d'interprète.

Ce fut donc Quang Van Tun, un Thaï du Tonkin réfugié ici avec tout son village depuis 1954. D'abord réticente à l'idée d'avoir un homme pour m'aider avec nos deux filles, je changeais très rapidement d'avis tant Tun était efficace, attentionné, discret. Comme il avait servi de longues années au GCMA, il tenait absolument à m'appeler « Mad'am lieu'nant ».

Afin de bien adapter nos deux filles, qui venaient juste d'avoir 2 et 3 ans, nous les avons inscrites à l'école locale. Elles se sont immédiatement senties chez elles, chantant et dansant comme les autres écoliers, mangeant local. Bref, une grande satisfaction de les voir si bien s'intégrer.

Le Laos était alors en guerre, partiellement occupé par les Nord-Vietnamiens, qui y avaient le départ de leur piste Ho-Chi-Minh vers le Sud-Vietnam et soutenaient la rébellion Pathet Lao. Nous ne pouvions donc guère faire de tourisme, mais la grande



Paradoxe : soirée au Palais Royal, dans des tenues taillées en 48h par un tailleur local.

# Au rythme de tes pas

cuvette cernée de montagnes entourant Luang-Prabang était magnifique et la population – de toutes ethnies – très sympathique. Mon mari était satisfait de son travail avec un colonel laotien dans une ambiance opérationnelle unique.

Puis, nous avons sympathisé avec l'officier de liaison américain, là en célibataire, heureux de se retrouver parfois chez nous à boire un verre en famille. Il nous a introduits auprès des équipages d'Air America et, comme nous parlions tous deux anglais, cela a facilité les relations. Deux des membres de cette société ont fait venir leurs familles, mais dans des conditions de confort et de sécurité meilleures que les nôtres : hauts murs de clôture, gardes meo, groupes électrogènes. J'ai pu leur donner des cours de français tandis qu'ils nous fournissaient en certains produits introuvables ici : lait, beurre, glaces qu'ils stockaient pour nous dans leurs chambres froides, car nous n'étions ravitaillés qu'une fois par mois via le C47 de la mission et souvent très incomplètement.



Nos deux petites filles ne perdent pas l'appétit pour galoper au milieu des temples d'Angkor.

Un grand moment fut un voyage de dix jours au Cambodge pour y découvrir les temples d'Angkor. Pendant ce temps, Tun m'initiait à la vie locale. C'est ainsi qu'un jour, au retour du marché, il me dit : « Ça, mad'am lieu'nant, ça pas beup (boeuf), ça bup (buffle) », et il me montra comment différencier les deux viandes et, si nécessaire, les envelopper dans des feuilles de papayer pour les adoucir.

Il nous a aussi installé trois poules : « Ça pour les oeufs pour Eva et Magali » a-t-il précisé. Le coq du voisin nous a rapidement permis d'avoir de nombreux poussins, à la grande joie des filles.

***Nous avons tout à apprendre et nous avons beaucoup aimé. Même si cela a parfois été dur de n'avoir aucune liaison téléphonique avec nos familles.***

La vie mondaine était à la fois simple et contrastée : cérémonie d'incinération de la sœur du roi en « grand blanc », pieds nus, bâtons d'encens à la main ; fête des moissons aux jardins du roi en présence des délégations des deux Vietnams, Corées, d'Allemagne, de Chine. Ou encore soirée du Nouvel An au Palais Royal, festivités populaires du Pimai ou du Têt en ville.

Nous avons tout à apprendre et nous avons beaucoup aimé. Même si cela a parfois été dur de n'avoir aucune liaison téléphonique avec nos familles. Heureusement, la Poste aux armées fonctionnait remarquablement bien.

Le retour a été assez délicat avec une affectation très rapide à Paris. Nos deux filles, à peine quatre et cinq ans, voyaient partout de « drôles de pagodes » (églises) et de « drôles de bouddhas » (statues).

Un logement nous avait été attribué dans le 20<sup>e</sup> arrondissement : très sale mais grand, à proximité des commerces et des écoles et... à 100 m du lieu de travail de mon mari.

Et c'est ainsi qu'à peine un mois après notre installation, nous avons été convoqués par la directrice de l'école de nos filles :

- Elles sont très vivantes, se comportent bien, par contre elles doivent trop regarder la télé !

- C'est impossible, madame, nous n'en avons pas car nous préférons les occuper à des jeux de société et nous avons pris des abonnements au Parc Floral et au Jardin des Plantes pour les oxygéner.

À notre étonnement, elle nous montre un dessin : la feuille est barrée d'un large trait bleu de part et d'autre, des « montagnes vertes » et, en l'air, ce qui semblent être des avions avec des bombes qui explosent.

- « Elles m'ont dit que c'étaient des fantômes qui bombardaient votre ville avec des livres autour du Mékong. »

Là, nous réalisons qu'il y a un quiproquo : la ville de Luang-Prabang, ou plutôt son petit aéroport, a été à trois reprises attaquée par le Pathet Lao et les Nord-Vietnamiens, qui y ont d'ailleurs une fois laissé un officier tonkinois blessé et deux bodos tués. Du coup,

au petit matin, des chasseurs bombardiers américains venus de Thaïlande et armés de bombes de 500 livres (type Phantom) ont attaqué les chemins de repli des assaillants. Et nous expliquions bien sûr cela aux enfants, d'où cette interprétation. La directrice nous a alors regardés les yeux écarquillés :

- « Vous êtes fous ! » a-t-elle dit en tournant les talons et nous accompagnant à la porte.

Qu'avons-nous conservé de ce premier séjour ? De merveilleux souvenirs, des amis, dont certains avec lesquels nous correspondons toujours, sont retirés en France, en Australie, aux États-Unis.



Repas d'adieu avec des amis Lao.

Beaucoup de Laotiens ont disparu dans les goulags communistes. Nos six filleuls, accueillis aux USA, ont construit leurs vies en Californie et au Texas.

Et puis la vie a continué avec nos albums photos pour nous permettre de raconter cette expérience extraordinaire aux trois générations de notre descendance. ■

# Au rythme de tes pas

## **Renée, fille de résistant, épouse de militaire et mère de militaire**

Au cours de mes vertes années, mon père s’amusait souvent à dire : « il nous est arrivé deux catastrophes, la guerre et Renée ». En effet je suis née en 1939, sous une chape de plomb lourde, noire, inquiétante, étouffante, la guerre, l’occupation ! Si je me concentre, j’en éprouve encore le ressenti. Un trauma ?

Mon père a très mal supporté la capitulation de la France, il est entré en résistance, il a fait ce qu’il a pu. Je crois qu’il a dû cacher des Juifs quelques jours. Je l’ai vu descendre à la cave des couvertures et des denrées, et un poupon en celluloïd qu’il m’a demandé de donner à une petite fille malheureuse. Il ne m’en a jamais rien dit.

Il a été arrêté par la Gestapo, une nuit, je m’en souviens : le loquet qui tourne, il entre dans ma chambre, se penche, entouré d’hommes, m’embrasse très vite en me serrant très fort et repart aussi vite. Hommes devant, hommes derrière. Il a été déporté à Heisenberg avec de nombreux ex-officiers d’active. Je l’ai revu 27 longs mois plus tard. Un squelette mais je l’ai reconnu : « C’est le papa de la photo » Je sais que même dans les camps de concentration, il a résisté. Et je pense que c’est grâce à lui si à mon niveau et à mon âge j’essaie de maintenir le lien Défense-Nation sans lequel un pays ne peut se défendre et être dissuasif. *Si Vis Pacem Para Bellum.*

L’occupation, le bruit des bottes sur le pavé du cours Lieutaud à Marseille. La queue pour la morue et pas de morue au bout de la queue ! Le quart de lait en plus donné par Madame Clary, la crémère, tous les samedis. Alors que ma mère travaillait, la petite bonne



**Siège de la Gestapo à Marseille, photographié par Julia Pirotte, vers 1944.**

© Collection musée d’Histoire de Marseille MHM1986.8.74 Droits réservés



**Renée enfant.**

© Renée C.

qui me gardait buvait mes biberons. Dénutrition - j’ai failli y passer. La frousse à fleur de peau.

L’ordonnance de mon père qui m’a apporté un soir de Noël une grande branche de pin ornée d’un ruban rouge et d’une orange et de trois biscuits. Les colis de la Croix-Rouge qui nous revenaient éventrés. Ma mère qui pleurait devant les rares lettres raturées.

Pétain, le grand portrait au jardin d’enfants « Maréchal nous voilà ». Les petites filles qui me tournaient le dos parce que mon papa était en prison. Puis clichés en vrac mais très précis, un beau jour : de Gaulle, le portrait avait changé.

Au cours d'une distribution de prix, la directrice m'a fait venir sur l'estrade, m'a hissée sur la table et a crié très fort : « Voilà la petite fille d'un héros de la Résistance. » J'ai commencé à comprendre les tribulations de la nature humaine.

S'ensuivent des années fastes, ensoleillées. Mais la guerre d'Indochine, le scandale d'un pharmacien de Marseille, dont la fille était une camarade de classe, qui envoyait de l'eau distillée à la place de morphine à nos soldats.

Fréquentation des bains militaires, mon QG, la mer en fond de tableau, les amis qu'on n'appelait pas encore des « copains d'abord », le judo, le piano, le théâtre amateur dans mon collège, la lecture, le vélo, les chiens, les chats, le jeu de fléchettes, le tir à la carabine, le volley, le baby-foot, mon canoë et surtout, les bains militaires seul endroit que mon père me permettait de fréquenter.

Certains de mes jeunes compagnons, très rares dans ce milieu de la petite bourgeoisie marseillaise, qui ne faisait pas leur PME étaient considérés comme des minables.

Puis l'Algérie, deux amis d'enfance tués, récit d'atrocités, les esprits échauffés. J'ai moi-même, indirectement, été très impactée.

Risques collatéraux. Longue période, fade, triste dont je ne parlerai pas. Seuls points lumineux, mon premier job chez IBM France après un diplôme privé de secrétaire de direction. Les premiers ordinateurs. Passionnant. Des monstres de quatre mètres de haut, puis les cours et l'école de vente US et plus tard, un poste important dans une boutique de luxe, presque un divertissement. « La volupté du travail »

Les prémices de la maladie de Maman : Alzheimer 10 ans d'enfer.

Enfin, à 34 ans je tombe littéralement, au mess des officiers, sur le chevalier blanc, le prince charmant, le jeune capitaine Francis C. encore tout imprégné de Saint-Cyr.

Le bonheur, le vrai, nous nous sommes mariés à Lunéville et nous avons fait de beaux jumeaux Bastien et Magali, une joie permanente depuis 47 ans. L'une dans le secteur bancaire, l'autre dans l'immobilier après 10 ans comme officier sous contrat, terminés en Afghanistan. Donc j'étais heureuse et fière d'être une épouse de militaire malgré quelques complications. Nous nous aimions et étions en parfaite symbiose, du moins je le crois... mais, ah, la télévision !! « Regarder ensemble dans la même direction » ; Monsieur de Saint-Ex qu'avez-vous dit là ?

Être « bobonne » au foyer ne m'enchantait guère. Mais de retravailler, il n'en était pas question : Lunéville, Trans-en-Provence (3<sup>e</sup> Cuir), Limoges, six mois au Canada, six mois en Afrique, pour Francis, puis l'Allemagne, les FFA Pforzheim, Baden-Baden, pendant sept ans.



# Au rythme de tes pas

Ces voix gutturales, lorsque nous avons traversé le Rhin, me hérissaient.

L'obligation de vivre loin de la France, en communauté.

De plus en plus « bobonne », ne serait-ce que par les clubs proposés. Mais mon père était encore là : « 70, ton arrière grand-père ; 14, ton grand-père ; 39, c'était moi. Et maintenant, ton rôle, ton devoir à toi, c'est d'être une ambassadrice de la France. »

J'ai essayé : club de lecture, club franco-allemand, club de scrabble, bricolage, etc.

Puis la guerre en Irak : le médecin-chef D. m'avait demandé de l'aide pour soutenir le moral des épouses d'OPEX : « Elles sont toutes en dépression je n'en peux plus Renée. » J'ai en partie réussi.

Puis, la chute du Mur : mon père était chez nous, je l'avais pris en convalescence après son AVC. Et je le lui ai dit avec précaution

- un temps et puis réponse :

« Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? » Il s'apprêtait à rejoindre sa Juliette. J'ai pu le réveiller de son coma pour lui promettre son drapeau tricolore et sa palme (croix de guerre) sur son cercueil. Papa ! je suis sûre que tu aurais été fier que j'ai été lieutenant-colonel de réserve citoyenne, membre associé de l'IHEDN et décorée de l'Ordre National du Mérite par le ministre des Armées. Ce qui n'a pas plu à tout le monde, tant pis.

## *Les « bobonnes » réclamant leur droit aux neurones.*

Ensuite, je me suis retrouvée à Saumur « l'école de toutes les gloires » où, avec une amie, j'ai monté un

club intitulé « de choses et d'autres ». Un vrai succès un peu grinçant : les « bobonnes » réclamant leurs droits aux neurones, oui, un succès : organisation de conférences tous azimuts avec participation des dames de la ville.

Un jour, le Grand Dieu nous a fait son exposé, en tenue, sur le cheval de bois des enfants, à califourchon.

Un autre jour, explication par un officier de l'école que l'on n'était plus au XVII<sup>e</sup> siècle, avec un certain Malbrough qui s'en allait en guerre, mais qu'une femme de militaire se devait de savoir ce qu'il se passait et l'expliquer à ses enfants, surtout pour les OPEX où il fallait compenser l'absence en l'idéalisant à sa juste mesure.



Vue du centre-ville de Grbavica, quartier de Sarajevo, Bosnie-Herzégovine (BIH), 19 mars 1996.

© Lieutenant Stacey Wyzkowski

Après Saumur, où j'ai créé une association de France Alzheimer - le défi, Canada ? Maroc ? et bien non : Attichy près de Compiègne Francis à Creil. (EMIA). France Alzheimer à Compiègne.

Et voilà le long commencement de la longue épopée, très longue, des autres OPEX pour Francis (trop longue). Mais j'avais la chance inouïe d'être reçue par le général Bertrand de Lapresle, à qui j'ai soumis un projet « FABRENE » échafaudé entre-temps : relations épistolaires entre jeunes de France et jeunes Bosniaques, enclaves serbes comprises par le biais des ACM. Adopté !

Et, soutenu par le général, le Conseil de l'Europe, les Affaires étrangères et l'Éducation Nationale, ce projet s'est retrouvé inclus dans les ACM (Actions civilo-militaires).

J'ai pu faire venir des enfants de Bosnie en France. Entre-temps, j'ai lutté contre la discrimination de nos casques bleus par certains journalistes. Insupportable ! J'ai écrit... et je me souviens de Frédéric Pons venu m'interviewer pour son livre « Les Français à Sarajevo ». Donc, toujours grâce à l'aide du général de Lapresle, j'ai pu soutenir l'apprentissage du français et servir la Paix.

La solitude : un luxe froid, mais j'étais dans le sillage de mon mari, tout près de lui me semblait-il, et les enfants tout près de lui par répercussion.

Mais « l'absence est le plus grand des maux », qu'il faut pouvoir pallier difficilement. Le temps, qui n'est pas un ami, passait.

Enfin l'adieu aux Armes – valise et cantine posées à Marseille – le grand retour – le bonheur qui refait surface ; puis coup de fil à la fin de la première semaine d'un certain général W.



© Renée C.



© Renée C.

Francis est reparti pour 10 ans au Kosovo (OSCE). J'ai pleuré mais pas bronché. Je savais que c'était sa vie, que nous passions après.

Entre-temps, toujours grâce au général de la Presle, organisation d'une trentaine de conférences au bénéfice de l'Institut de droit humanitaire de la fac d'Aix-en-Provence en poursuivant FABRENE et ma mission de Paix.

Journée à Paris IHEDN, Mme Alliot-Marie lance le concept (inachevé) de réserve citoyenne, je me suis retrouvée chargée de mission auprès du gouverneur de Marseille, l'OGZD-SUD, le général C.

J'ai terminé lieutenant-colonel (grade honorifique), non sans avoir organisé une douzaine de forums métiers avec l'aide du CIRFA d'Aix,

# Au rythme de tes pas



© Renée C.



© Renée C.

de la mairie de Pertuis et des régiments de proximité.

Février 2012 : retour définitif de Francis et de Bastien – la joie, le bonheur, le temps perdu enfin retrouvé. Hélas non... l'horrible, le stupide accident de parcours : une de nos proches, très proche, atteinte de paranoïa majeure, insoupçonnable (bien que..) s'est mis dans sa tête de psychopathe l'obsession névrotique de détruire notre couple, un désastre pour moi, une tragédie. J'ai résisté et ai foncé davantage dans mes missions et néanmoins nous avons récemment fêté nos 50 ans de mariage.

La vieillesse est venue à la rescousse à pas feutrés. Mais non, Charles, la vieillesse n'est pas un naufrage *Fluctuat Nec Mergitur*.

Ce peut être un privilège, une force, celle de l'expérience qui donne des yeux pour scruter l'avenir. La vieillesse c'est la sagesse dans ce monde de fous où l'absurde gicle de tous côtés. C'est avoir appris à changer le côté de la lorgnette. C'est un riche et précieux héritage à transmettre. Les petites misères qu'elle implique, je n'en parlerai pas.

Mais, monsieur le Sphinx, revoyez votre énigme, je ne marche pas à trois pattes mais à six pattes avec mon déambulateur.

Toujours l'IH, le général Foudriat, président de l'AR-IHEDN-Provence me fait confiance. Je veux la mériter. Sous sa tutelle, nous avons créé un groupe d'action, le CA de Pertuis. Ça marche ! Objectif jeunesse (et moins jeunes). Axes d'effort : lien Armées - Nation, esprit de défense et recrutement.

En vue, un forum défense à Cadarache : nous apportons notre aide aux classes défense, au CIRFA d'Aix. Une conférence est prévue pour la ville avec visite des unités pour les jeunes... C'est un succès.

Mon fils Bastien est rentré à l'IH. Ma fille Magali lance une recherche pointue sur son grand-père. Francis se passionne pour la géopolitique. Tout va bien. Je n'ai pas de petits-enfants. Et tout ça pourquoi me diriez-vous ? Pour apporter ma modeste quote-part. Pour que les générations montantes, leurs enfants puissent, sans crainte, écrire sur tous les murs de France et d'Europe, ton joli nom **LIBERTÉ**.

**Enfin, pour compléter voici quelques extraits de témoignages de femmes de légionnaires, issus du très bel ouvrage de Maylis Lardet et Marie-Laure Vincensini, avec leur aimable autorisation.**

## Maëlle

Durant nos fiançailles, mon futur mari m'a parlé de son souhait de rejoindre la Légion étrangère. Il a commencé par cette phrase qui m'a marquée : « C'est génial, il y a un vrai esprit de famille, on passe Noël entre hommes ! » Je me suis tout de suite dit : « Alors là, très mauvais choix d'argument pour me convaincre ! » À peine mariés, nous avons rejoint Castelnaudary, quelques mois, avant de déménager à Marseille (1<sup>er</sup> REC) pour un départ au Mali en urgence. Au début, la Légion, je n'ai pas trouvé cela marrant du tout ! En un an de mariage, nous avons vécu trois mois ensemble... Au secours !

J'ai eu la chance de trouver un travail dans la fonction publique en arrivant. Cela n'a pas été facile car cet emploi était moins valorisant que le précédent mais il m'a permis de m'oxygéner et de sortir de mon quotidien. J'ai réussi à conjuguer vie professionnelle et vie de maman et j'en suis fière. (...)

J'avais donc six ans de Légion, deux d'OPEX et beaucoup de Vigipirate dans les bottes avant que mon légionnaire de mari ne prenne son commandement. Rien ne s'est passé comme prévu. En 2020, à la suite du terrible accident d'hélicoptère au Mali, le président de la République a choisi de renforcer la présence française en Afrique, et mon mari a fait partie des heureux gagnants de cette OPEX surprise. Il a donc pris son commandement avec cinq mois d'avance, moment très beau et sérieux que nous étions heureux de partager avec nos enfants et nos familles. Puis il est

parti au Mali et j'ai accouché de notre première fille, seule, trois semaines plus tard ! Cette mission a été très compliquée à gérer :

a c c o u c h e -  
ment, confinement ainsi que la mort d'un légionnaire de la compagnie.

Heureusement, nous avons mis en place un système de mails de nouvelles : il prenait le temps d'en écrire un tous les dix jours, et j'avais la mission de le redistribuer aux épouses? Cela peut paraître bête, mais je suis devenue une porteuse d'anecdotes sympas de nos maris et nous avons eu de chouettes retours de chaque famille. Cela a permis d'établir un beau lien de confiance entre nous toutes, lien que nous avons eu le désir de maintenir tout au long de ces deux ans et demi de commandement en organisant des goûters à l'escadron ou chez les unes et les autres. (...)

Les moments en famille sont si rares et précieux qu'il me semble difficile de les vivre en célibat géographique. J'attendais le week-end que mon mari prenne un peu le relais auprès des enfants et il n'aurait pas pu le faire s'il avait dû passer du temps dans les trajets. Je pense que la vie « famille » de l'escadron est moins vivante si l'épouse n'est pas là. (...) Je me suis fait vraiment de bonnes amies avec qui j'ai partagé mes joies, mes peines, mes



Tombeau des Askia classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, Gao au Mali.

© Taguelmoust

# Au rythme de tes pas

moments de « ras-le-bol » et nous nous sommes même retrouvées le soir de Noël.



Grâce au régiment, j'ai fait mon baptême de plongée, j'ai conduit une P4 en marche arrière sans rétro, j'ai fait du paintball, une balade en char, de l'airsoft, du tir, de la simulation de lance-missiles, une course d'orientation (et je suis super nulle), des ateliers cuisine et bricolage... Bref je n'ai aucun regret ! ■

## Alice

Alice est française et a grandi à Orléans. Quand elle arrive à Nîmes, à l'âge de 20 ans, elle ne connaît pas du tout la Légion étrangère, mais va vite se faire des amis issus du régiment Légion. Ses parents sont antimilitaristes et voient les légionnaires comme des hommes rebelles et dangereux.

Elle est en ville avec des amis lorsque son futur mari arrive. Il bouscule une personne du groupe et un petit accrochage commence. Et celui qui deviendra l'homme de sa vie s'écrie avec un accent hongrois monumental : « Moi pas problème avec vous. Si vous problème avec moi, moi prends les trois et la femme en premier ! » Alice tombe sous le charme de son légionnaire. (...)



Musique de la Légion étrangère lors de la célébration de Camerone à Aubagne, en 2007.

© Davric

« Nous commençons par nous pacser, puis organisons notre mariage, en petit comité, avec un budget très serré. Je viens de commencer la faculté à Nîmes et voilà que mon mari est muté à Aubagne. Je sais que je vis une aventure trop belle, alors je laisse tout, je lui fais confiance et je le suis. Nous nous faisons tous les deux une confiance totale, en fait. Il intègre la Musique de la Légion étrangère ; désormais, il part beaucoup plus souvent que je ne me l'imaginais. » (...)

## *La Hongrie c'est chez moi. La France, c'est ma maison !*

Alice est professeur des écoles et connaît quasiment toutes les épouses de sa résidence. Elle a noué un attachement particulier avec les enfants de légionnaires qu'elle a pu avoir en classe. On voit cette bienveillance envers les petits et leurs mamans lors des nombreux rassemblements au quartier. Alice est une figure, une référence pour certaines épouses de légionnaires. C'est une femme qui « fait du bien aux autres » !

Alice a été très marquée par la cérémonie de naturalisation de son mari dans les jardins du Sénat. Le décret lui a été remis par le président du Sénat lui-même, et le patriotisme, ce sentiment d'attachement à son pays a pris du sens pour elle, ce jour-là. Elle nous livre avec émotion cette exclamation de son mari : « La Hongrie c'est chez moi. La France, c'est ma maison ! »

Alice rit de bon cœur en racontant ses premières sorties avec son légionnaire : « Aujourd'hui, je t'emmène manger un glaçon ! » Ou encore « Veux-tu me épouser ? » qui l'a tant charmée le jour de sa demande en mariage. ■

Valérie demande à son mari, exceptionnellement à la maison pour quelques jours, d'aller lui acheter des tomates pelées au supermarché. Il se rend donc au rayon légumes, met quelques tomates dans un sac, et va voir la personne en charge de la pesée :

- Est-ce que vous pouvez me les peler, s'il vous plaît ?
- Ah non, je ne fais pas cela Monsieur, je les pèse uniquement.

Et, du haut de sa carrure imposante, avec sa tête de guerrier, il lui dit :

- Tu les pèles toujours pour ma femme, alors tu vas me les peler !

Le pauvre monsieur est allé chercher un couteau et a enlevé comme il pouvait la peau des tomates. Notre légionnaire est rentré avec son sac plastique ruisselant et a vu l'air ahuri de sa femme qui attendait une simple boîte de conserve...

## QUAND MON MILI FAIT LES COURSES



MAMAN, JE RÊVE D'AVOIR DES PETITES GERS !

DES PETITES QUOI ?

DES PETITES GERS. PARCE QUE PAPA, IL A DES GRANDES GERS\*.



## Mot d'enfant

La maman d'Arthur lui a bien expliqué que si son papa légionnaire part dans des pays en guerre, c'est pour porter secours aux plus faibles. Et voilà qu'un jour la maîtresse demande aux enfants d'expliquer le métier de leurs parents. Et lorsqu'Arthur dit avec fierté que son papa est légionnaire, il fait face à des réactions violentes de certaines élèves :

- Ton papa, il tue des gens c'est pas bien !

Arthur, 6 ans, ne se laisse pas démonter et leur répond que « pas du tout » et que si les légionnaires partent à la guerre « c'est pour aider les autres ». C'est pour cela qu'il est fier de son papa même s'il n'aime pas quand il part très longtemps. Le soir, la maîtresse a attendu la maman à la sortie pour lui dire qu'Arthur lui avait beaucoup appris aujourd'hui.

# Au rythme de tes pas



## **Femmes Vaillantes Les sentinelles des légionnaires**

Prix : 25 €

Édité par D'un Autre Ailleurs Éditions

Pour retrouver d'autres témoignages de ces femmes de légionnaires touchantes, attachantes et amusantes.

Tous les bénéfices de cet ouvrage reviennent au Foyer d'Entraide de la Légion Étrangère dans le but d'aider financièrement les épouses éprouvées par la blessure ou le deuil de leur mari.

**À commander sur :** <https://boutique-officielle-legion-etrangere.fr/>  
Taper « Femmes vaillantes » dans la barre de recherche.

## **Et pour trouver l'âme sœur...**

Un site de rencontres nommé **La femme de ton chef** a vu le jour il y a trois ans.



Dédié aux militaires, il a été créé par une épouse de militaire, Clémence. Tout a commencé en 2021 par le lancement d'un compte instagram *La femme de ton chef*, pour faire rire et sourire les femmes qui pouvaient ainsi se retrouver dans des scènes de vie semblables à celle de la créatrice du compte ; c'est à dire d'autres femmes de militaires. Il s'agissait au départ d'un compte humoristique délivrant conseils utiles et second degré. Puis, petit à petit, le nombre d'abonnés (aussi bien hommes que femmes) grandissant, Clémence a commencé à mettre en relation ses membres.

En 2022, les premiers couples formés ont donné de leurs nouvelles et raconté leurs belles histoires. Face au succès croissant sur Instagram, le lancement d'un site Internet complet est devenu indispensable en 2023 et, ce qui n'était au départ qu'un passe-temps a évolué en travail à temps plein. Les demandes affluent, d'hommes tous différents mais tous à la recherche d'une relation sincère et heureuse.

**Pour en savoir plus :**

Site Internet : [lafemmedetonchef.fr](http://lafemmedetonchef.fr)



**+250**

Profils présents



**+10**

Heureux parents

**76%**

**DE RÉUSSITE**

*Nous poursuivons la publication de vos témoignages sur la guerre d'Algérie.*



## Peur dans la ville

Les événements se déroulent pendant l'hiver 1961-1962.

Un après-midi du mois d'octobre, je suis convoqué au bureau du capitaine de compagnie. À la vue de mes oncle et tante, je comprends immédiatement qu'un drame est survenu dans la famille. Sans ménagement, on me fait part du décès de mon père, mort dans des circonstances tragiques. « Mon garçon, me dit le capitaine, tu prends tes affaires, et tu pars avec ton oncle et ta tante ».

Y a-t-il un psy dans les parages pour me venir en aide dans cette détresse ? Que nenni, il faut faire face seul. Aujourd'hui, pour un incident mineur, les médias, l'armada des spécialistes sont là, avides de sensationnel.

Cette situation me conduit à une étrange révélation. Les individus, pour communiquer, utilisent des mots souvent abstraits. Pour la première fois, je réalise que je suis catalogué, enfermé dans une case appelée « orphelin ». Le choc est violent, je ne suis plus dans le virtuel, je réalise que cette trace est indélébile et que rien ne sera plus comme avant.



« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. » Je suis à l'école de la vie, celle qui forge les caractères.

# Les civils

La situation familiale mise à mal et la conjonction de la situation politique en Algérie ont conduit ma mère à envisager un repli en métropole.

Nous voilà donc recueillis, ma mère, mon petit frère et moi, par des parents dans une ferme du Lauraguais (Sud-ouest de la France). Cependant, je dois finir mon année scolaire à l'EMP (École Militaire Préparatoire) de Koléa. Pour les vacances scolaires de Noël, je vais prendre pour la première fois l'avion, découvrir la métropole et retrouver les miens.



L'école de Kolea.

© Yvon Rouanet

Le voyage aller se passe relativement bien, malgré quelques petits désagréments faisant figure de minimes, vu ce qui m'attend au retour. En effet, au lieu d'atterrir à « Toulouse Blagnac » l'avion est dérouté sur « Marseille Marignane » pour cause de brouillard intense. Je profite du paysage qui s'offre à ma vue, la campagne parsemée de toutes ces lumières qui brillent, symboles de la vie ; c'est, pour moi un vrai ravissement. Air France a mis des cars à notre disposition, afin de rejoindre la gare « Saint Charles » direction Toulouse. Dans le train, je veux mettre du chauffage (c'est l'hiver 61/62), mais une fumée se dégage aussitôt rendant l'atmosphère irrespirable. Et bien tant pis, mieux vaut avoir froid. Sans doute avions nous eu droit, faute de mieux, aux wagons remisés sur une voie de garage ?



© Yvon Rouanet

Déjà, les vacances sont terminées, il faut revenir à l'école. Départ de « Toulouse Blagnac » pour « Alger Maison blanche ». Début des réjouissances, le départ est retardé par un ennui mécanique, ce qui oblige l'avion à atterrir de nuit ! Quand j'arrive à Maison carrée, je vois bien plus d'uniformes que de passagers civils. Après avoir récupéré ma valise, je cherche le cadre de l'école, sensé me récupérer.

Personne, alors que faire ? Je me renseigne auprès d'un CRS, qui m'invite à prendre immédiatement le bus qui démarre pour Alger. Ouf, j'ai réussi à monter à temps !



Le bus, nous amène à la compagnie *Air France*. Tout le monde descend, je traîne un peu, je suis dans mes pensées, toutes ces péripéties, il y a de quoi perdre le nord. Soudain, je réalise que je suis seul dans le noir le plus complet, plus personne autour de moi, tout est silencieux, juste le froid, pour me rappeler que ce n'est pas un rêve. Je prends tout à coup conscience que c'est le couvre-feu.

Diantre ! J'ai dû dire autre chose moi, fils du Sud ; je suis dans une ville inconnue, ne sachant que faire ni comment me sortir de là. L'insécurité règne partout, j'essaie de ne pas céder à la panique. J'ai entendu parler, une fois au cours d'une conversation, de l'existence d'un centre d'accueil pour les militaires appelés « le relais de la comtesse », situé du côté du port, vers l'Amirauté. Je suis sur un grand boulevard, donc je pense qu'en allant tout droit j'ai une chance de tomber chez la comtesse.

Me voilà parti, mais à peine ai-je effectué quelques mètres qu'une fusillade éclate. Ça tire dans tous les coins, et je me dis : « Mon coco c'en est fini pour toi, te voilà dans de beaux draps ! »

Dans ce noir absolu, je distingue le tracé des balles, c'est hallucinant. Je me cache derrière un arbre et j'attends. Les secondes paraissent une éternité, mais les rafales cessent aussi vite qu'elles se sont déclenchées. Tout est redevenu calme, sauf mon cœur qui cogne dans ma poitrine.

Soudain, je sens dans mon dos une étrange sensation, ai-je été touché ? Je suis tétanisé, je ne veux pas crier de peur de me faire repérer. L'attente est longue, je finis par réagir, j'enlève ma capote et je tâte mon dos. Rien, mais ma chemise est trempée, c'est la trouille. J'ai respiré à fond, pris mes jambes à mon cou et suis parti en courant sans me retourner, ma valise me labourant les jambes, souhaitant que personne ne croise mon chemin.



Défilé à Alger.

© Yvon Rouanet

Devant moi j'aperçois la mer, je prends au hasard un escalier qui conduit vers le port et là, oh miracle, le relais. Je suis sauvé. Le planton n'en revient pas ; que fait cet adolescent en tenue à une heure aussi tardive ? Je lui raconte mon histoire et quémande l'hospitalité qu'il m'accorde aussitôt. J'ai juste le temps de découvrir pour la première fois les lits à étages avant de m'écrouler et dormir d'un sommeil de « plomb ».

Prévenue, l'école a envoyé le lendemain matin un véhicule pour me récupérer et c'est ainsi que je suis arrivé en 403 camionnette bâchée de l'ordinaire, sans fanfare ni trompette. J'avais quinze ans.

**Yvon ROUANET**

**Gr 67 : Section fédérale André-Magniot  
Tours, Indre-et-Loire, Val-de-Loire**

## La maison d'avant

Je suis née en 1952 sur une table de cuisine de la *Posada Española*, auberge tenue par mon grand-père andalou, située dans la belle ville d'Oran, quartier de la marine.

Ma mère m'a raconté que la première odeur que j'ai humée était celle de la paëlla que l'on préparait ce jour-là.



J'ai passé dans ce lieu mes premières années de vie et me souviens encore du patio entouré d'arcades de style mauresque de cette ancienne résidence du bey d'Alger qui fut, par la suite, m'a-t-on dit, entièrement détruite.

Elle était à l'époque pleine de vie, d'odeurs et de bruits ; on y parlait, y chantait, y criait en espagnol jusque sous la voûte vitrée où mes parents avaient leur chambre.

Elle hébergeait alors une bonne trentaine d'ouvriers accourus du sud de l'Espagne qui prenaient leurs repas dans la vaste salle du rez-de-chaussée. Je me souviens aussi très nettement d'Isabel *la vieja* et d'Isabel *la pequeña* qui secondaient mes grands-parents à la cuisine.

Après la mort de mon grand-père, la *Posada* fut vendue et nous partîmes vivre dans un autre quartier d'Oran, appelé Choupot, dans une maison neuve avec terrasse et jardin.

Je me rendais à pied ou à vélo à l'école Magnan, avec mon père qui était instituteur chez les garçons.

L'école se trouvait à deux pas du quartier arabe où nous ne sommes allés qu'une seule fois, invités par Fatma, sans doute à l'occasion de l'Aïd El Kebir. J'avais, ce jour-là, bien fait rire mes parents, quand, en sortant de ce qui n'était probablement qu'une pauvre mesure, éblouie sans doute par les tapis, les cuivres, les coussins chatoyants, les pyramides de pâtisseries au miel, la musique envoûtante, je leur dis : « C'est bien plus beau que chez nous, ici ; ils doivent être très riches ! »

Dès le mois d'avril et jusqu'aux premiers frissons de l'automne, nous passions nos vacances et nos fins de semaine au petit cabanon de bois sur pilotis qu'avait acquis ma tante sur la plage d'Arzew. C'est là que j'ai connu les plus beaux instants de mon existence, goûté la beauté, la paix de cet univers, perçu son immensité...

À partir du mois d'octobre, nous allions le dimanche pique-niquer à Canastel et, avec les cousins, nous passions la journée juchés sur les pins, ramenant avec nous, au soir, un parfum de résine, des mains poisseuses, des joues rosies par le bon air...

Pour Pâques, nous nous rendions, bien sûr, en pèlerinage à Santa Cruz, prier la bonne vierge, partageant la mouna (brioche) avec les amis de rencontre...

En hiver, nous allions prendre l'air au jardin du petit Vichy qui dominait la ville ; nous y faisons parfois des promenades à dos d'âne, puis nous croquions avec gourmandise dans un « oubli », gaufre roulée en cône, ô combien succulente !

Certains soirs d'été, nous nous rendions après souper au théâtre de verdure, écouter un concert en plein air ou bien voir un spectacle...

Oui, ce fut une enfance heureuse, où nous profitions sans compter de la clarté du ciel, de la douceur de l'eau, des parfums généreux et de la chaleur familiale ; nous habitions tous la même ville et ne manquions pas d'occasions de nous réunir autour d'un couscous ou d'un méchoui copieux... Ou bien d'une paëlla...

Digne fils et petits-fils de pêcheurs génois, mon père aimait la mer. Il partait souvent en plongée et ramenait au bout de son harpon un mérrou de taille respectable ou une de ces belles daurades

que ma grand-mère savait si bien cuisiner. Il avait au vieux port un petit canot à moteur sur lequel il nous emmenait fréquemment pour une partie de pêche ; sans oublier le « cabacet » avec pain frais, olives et soubresade, nous gagnions le large à l'aube douce, sur une mer étale que les premiers rayons doraient...

Je ne pourrais pas situer exactement le moment où tout a basculé ; est-ce le jour où l'épicerie du vieil Ali a brûlé et où toutes les denrées sauvées des flammes furent pillées avidement par le voisinage ?

Est-ce celui où une bombe au plastic fit voler en éclats les vitres du salon ou bien ont-elles cassé à cause du tremblement de terre ? Je ne sais plus très bien... Notre univers jusqu'alors si paisible devint soudain instable, chaotique, menaçant... En l'espace de quelques mois, notre monde d'insouciance et de bonheur tranquille se volatilisa, laissant place à une inquiétude sourde mais indubitable, que nous lisions dans les yeux des parents, au travers de leurs silences angoissés...

La forêt du Canastel.

© AliMehaoudi



“  
*Chaque jour apportait son lot  
de nouvelles alarmantes.*  
”

Il ne fut plus question de souper au balcon à la fraîche, non plus d'aller manger des brochettes à la terrasse des cafés de l'avenue ; finies les longues soirées sur la plage autour du cabanon et les virées en ville. Le marchand ambulant de « calentica »<sup>1</sup> ne passait plus, le cinéma « Le Familia » gardait ses grilles baissées, les petits vendeurs de menthe fraîche avaient déserté le trottoir.

L'atmosphère, de jour en jour, se faisait plus lourde, voire oppressante...

Assis sur les marches du couloir de l'entrée, avec mon voisin petit Pierre, mon bien jeune amoureux, nous entendions les adultes parler à voix basse ; nous ressentions leur peur, leur excitation ; ils tenaient des conciliabules pour nous peu compréhensibles qui nous rendaient vaguement inquiets. Nous ne posions plus de questions, sachant combien ils étaient réticents à nous répondre. Le garage nous fut interdit ; il servait désormais d'entrepôt à d'étranges colis que nous avions aperçus par une fente de la porte.

Fatma ne venait plus ; elle me manquait ; j'aimais tant la regarder rouler la semoule, savourer les « mouchoirs » ces sortes de crêpes pliées qu'elle confectionnait au goût, je regrettais son doux sourire, ses longues robes soyeuses et le joli tatouage qu'elle portait sur le front ...

Le petit voisin bossu âgé de 19 ans qui servait au café du coin a disparu un jour. On ne



l'a jamais revu ; qu'était-il devenu ? Il courait à ce propos les bruits les plus étranges...

Chaque jour apportait son lot de nouvelles alarmantes. Les parents commentaient à voix basse la tournure des événements. J'entendis par mégarde une nouvelle qui m'horrifia ; un de mes oncles qui avait une ferme au bled aurait, à ce que je compris, été ramené chez lui en morceaux dans une valise et ma jeune

1. La calentica est un plat algérien d'origine oranais à base de farine de pois chiches, ayant l'aspect d'un gratin ou d'un flan.

*Algérie française, Algérie algérienne, ces termes n'avaient, évidemment, pour nous, qu'un sens très flou.*

cousine en était devenue muette de stupeur, ma tante à demi folle ; avais-je bien entendu ? De telles atrocités étaient-elles réelles ? Je sus beaucoup plus tard que c'était vrai... Le monde était-il devenu fou tout à coup ? Par un après-midi, en allant à l'école, je dus contourner un homme assis, jambes allongées, sur le trottoir ; il avait la tête baissée. En le dépassant, je vis que du sang collait sa chemise et en conclus avec horreur qu'il était mort...

Quelques jours plus tard, il y eut, face à l'école, une fusillade qui fit voler quelques carreaux de la classe voisine ; on nous apprit quelques exercices de survie où nous devons nous jeter à terre et nous étendre sur le carrelage au signal donné. Il y avait dans ma classe une quinzaine de petites Européennes et autant de jeunes Arabes (nous disions Mauresques) dont une appelée Yasmina qui avait bien douze ans – presque une femme ! – et que j'affectionnais beaucoup. Elle nous annonça son départ et, quelques jours plus tard, la maîtresse nous dit qu'elle était fiancée à un fellaga. Un frisson horrifié secoua la classe.

Les bancs s'éclaircissaient de jour en jour. Certaines camarades étaient parties pour la France et les petites Mauresques ne quittaient plus leur foyer. Puis, bientôt, il n'y eut plus du tout classe ; l'école fut fermée. Nous étions confinés à la maison et on nous tirait en arrière lorsque nous pointions notre nez à la fenêtre. Parfois, des fusillades venaient percer le lourd silence. Nous n'allions même



plus au jardin public ; maman ne touchait plus à son piano ; nous écoutions religieusement, serrés les uns contre les autres, Edith Piaf qui chantait « Je ne regrette rien » et dont les accents pathétiques sortis du tourne-disque nous étreignaient le cœur.

Bien sûr, nous étions des enfants et tout se transformait pour nous en jeu. Les concerts de casseroles étaient des petites fêtes auxquelles mon frère et moi participions de bon cœur. Je me souviens qu'un jour, en frappant sur la balustrade, à intervalles répétés, les cinq coups du signe de ralliement, il cassa la cuillère qui lui servait d'instrument ; cela nous fit tant rire, d'un rire nerveux, inextinguible, que l'on nous fit taire sévèrement. Du quartier arabe parvenaient bientôt en réponse les six coups martelés sur leurs propres instruments...

Algérie française, Algérie algérienne, ces termes n'avaient, évidemment, pour nous, qu'un sens très flou, mais nous sentions tout de même monter la pression, même si personne ne prononçait le mot « guerre ». Nous mimions des fusillades, cachés chacun derrière un banc ; nous nous moquions aussi des militaires jeunes et inexpérimentés qui, fraîchement débarqués du continent, patrouillaient, lourdement armés, dans le quartier. Un petit groupe était venu un jour nous perquisitionner et l'un d'entre eux nous avait demandé, en brandissant le trépied de l'appareil photo de mon père « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Cela nous fit bien longtemps rire, et mon père riait aussi, de soulagement sans doute, car ils n'avaient pas trouvé la trappe où, nous le savions, cet homme pourtant bien pacifique dissimulait une arme à feu... Ainsi, notre vocabulaire s'enrichissait de mots nouveaux aux significations bien mystérieuses : perquisitions, couvre-feu, fellagas, barbouses, ratonnades...

Un jour, notre façade fut criblée d'une rafale de mitraillette. C'était à la fin du printemps 1962 ; il fut décidé que l'on m'enverrait en colonie de vacances en France, avec ma cousine qui avait l'âge requis pour être monitrice, mon frère étant trop jeune pour nous suivre. Je me souviens de cette traversée

horrible que nous avons vécue, entassées à fond de cale, dans une odeur de vomi et de bananes trop mûres, avec interdiction de monter sur le pont. On nous parqua ensuite dans un train, puis nous arrivâmes à Saint-Nazaire-en-Royan, une soixantaine d'enfants meurtris, inquiets, désorientés, qui restèrent sans nouvelles de leurs parents pendant près de deux mois, puisqu'aucun courrier n'arrivait plus d'Algérie...

## *Je n'y suis jamais retournée.*

À ce moment là, mes parents pensaient encore pouvoir rester, ils croyaient que les événements se calmeraient, que nous pourrions reprendre notre vie comme avant, puisqu'ils étaient nés là, que c'était tout naturellement leur pays et le nôtre, par conséquent. Ils imaginaient une paix possible entre les deux communautés. Ils déchantèrent rapidement. En se rendant un jour au centre ville, ils furent arrêtés par un groupe armé qui les somma de descendre de voiture et leur braqua une mitraillette sur le ventre. Ils ne durent leur survie qu'à un individu qui intervint, parla avec les autres et leur enjoignit de remonter dans leur voiture et de décamper. Ils n'avaient pas compris un mot de ce qui s'était dit, mais rentrèrent à la maison les jambes flageolantes. À partir de ce jour-là, leur foi en une réconciliation se trouva sérieusement ébranlée.

Ma mère était enceinte ; lorsqu'elle voulut rendre visite à l'obstétricien qui devait l'assister, elle apprit que celui-ci avait rejoint la France et que la clinique ne tarderait pas à fermer. Alors, la mort dans l'âme, ils se résignèrent à rassembler quelques affaires et à prendre le premier bateau pour la France,



St-Nazaire-en-Royan.

© Matthieu Riegler



en essayant de se persuader que leur exil ne serait que provisoire...

Ils me racontèrent leurs dernières mésaventures en venant me prendre à la « colo » ; je fus heureuse de les retrouver, comme si j'avais craint de ne jamais les revoir. Je les étreignais convulsivement tour à tour, ainsi que mon petit frère et ma grand-mère...

Dans un village situé à 25 km de Toulouse, où ma mère avait accouché le 7 août d'un petit garçon en bonne santé, on nous relogea dans un couvent désaffecté. Il était, en réalité, dans un piteux état ; les murs se lézardaient, nous passions le pied à travers les planchers pourris, l'installation électrique vétuste présentait quelques inquiétantes défailances, et les toilettes étaient

un sombre cagibi dans le fond de la cour. Ma mère, relevant de couches, était sujette chaque jour à des crises

de larmes dont nous comprenions mal l'origine, et dont nous nous sentions vaguement responsables. Mon père, lui, nous disait que nous devions nous estimer heureux d'avoir un toit au dessus de la tête.

C'était encore l'été, j'avais dix ans, j'avais retrouvé ma famille, quelques cousins aussi, et j'avais dorénavant deux merveilleux petits frères. Je n'étais donc pas malheureuse. Nous soustrayant à la vigilance inquiète des parents, nous partions courir en bande dans cette campagne paisible du sud-ouest, comme une volée de moineaux trop longtemps tenus en cage. Avec les plus grands, nous écoutions en cachette Dick Rivers et les Chaussettes noires, Richard Anthony, Franck Alamo. Nous avons vécu de frissonnantes

aventures durant ce très long été 62, tandis que les adultes restaient murés dans une tristesse qui semblait les rendre aveugles à toutes nos frasques de gamins...

Ce fut au mois d'octobre que mon père fut muté à Rennes. Nous partîmes donc pour la Bretagne, logeant dans un premier temps à l'hôtel de Paris proche de la gare. J'entrai en sixième et faisais mes devoirs sur une caisse de réexpédition. Je me sentais glacée au fond du cœur par cette région inconnue, ce grand lycée sombre et austère, ces profes-

seurs stricts et revêches qui s'acharnaient à vouloir me faire distinguer le « é » du « ai », ces camarades inhospitaliers, grossiers,

aux manières peu compréhensibles qui me demandaient si mes pieds étaient vraiment noirs et s'étonnaient de mes yeux bleus, mes cheveux clairs, comme d'une incongruité.

Les dimanches, nous allions voir la mer, mais elle demeurait froide, fuyante, étrangère. Nous lui préférions la forêt que mon père nous fit aimer, nous apprenant à débusquer les champignons dont nous ramenions de pleins paniers.

Un pied noir d'Oran habitait déjà Rennes et aida mes parents à trouver un logement. Nous nous installâmes du mieux du possible dans un F3 à six, avec ma grand-mère maternelle qui, de toute sa vie, ne sut prononcer plus de trois mots français. Elle était espagnole et,

***Nous avons vécu de frissonnantes aventures durant ce très long été 62, tandis que les adultes restaient murés dans une tristesse...***

fière de l'être, elle le resta jusqu'à sa mort. La France, qui, jusqu'alors n'était pour nous qu'un lieu de vacances où nous venions un été sur deux avec, dans le secret de nos cœurs, le regret de la plage, du soleil brûlant sur le sable et du petit cabanon, était devenue à notre insu notre unique terre d'accueil. Nul ne parla plus de retour.

Un jour, en prenant le bus, j'aperçus mon visage dans un rétroviseur et m'y vis aussi triste que les autres passagers, jeunes ou vieux ; était-ce là le signe d'une bonne intégration ?

Comme un million d'autres « rapatriés » (quel vilain terme !), comme tant d'autres millions de gens de par le monde, déracinés, déplacés par une guerre, une famine, les vicissitudes de la vie, nous nous sommes adaptés tant bien que mal à notre nouvelle situation. La famille se trouvait éparpillée à travers le territoire, qui à Nantes, qui à Besançon, qui à Toulouse ou bien Marseille ; nous nous voyions une ou deux fois l'an.

Pendant quelques années encore, mes parents pleurèrent comme tant d'autres en écoutant Enrico chanter « Les filles de mon

pays » ou bien « Les gens du Nord », puis ils cessèrent d'évoquer l'Algérie ; c'est à peine s'ils osaient parler de leurs origines aux gens de rencontre.

Et puis voilà, les années ont passé ; cinquante ans

déjà, est-ce possible ? Je me suis mariée, j'ai eu un enfant, j'ai travaillé, voyagé, vécu ma vie, comme tout le monde.

J'ai des amis dont la plupart (Est-ce un hasard ?) sont enfants de migrants, ont changé de région, se sont expatriés. J'écris de temps en temps de petits textes que j'envoie aux copains, à la famille, pour maintenir le lien.

Mon père est mort près de la mer, dans une petite ville des côtes de la Manche.

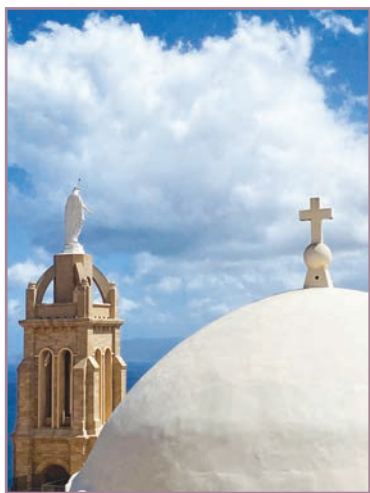
J'ai quitté la Bretagne, mes frères y ont construit leur vie. Je demeure aujourd'hui dans un petit village du sud-ouest au pied des Pyrénées. Ma fille y vit aussi dans un village voisin et ses deux beaux petits garçons sont mes rayons de soleil.

J'ai là un petit bout de terre où je fais mon jardin et plante quelques arbres ; je m'attache à ce lieu qui peu à peu m'apprivoise autant que je l'apprivoise, par affection, par absorption, par la force du temps... Je ne suis pas d'ici mais j'aime ces collines que je parcours souvent avec mes petits-enfants pour y goûter ensemble à la fois la beauté, la paix de l'univers et son immensité.

J'ai ramené près de nous ma mère qui prend de l'âge et qui parfois oublie ce qui s'est passé hier et a du mal à retenir le nom de ce village. Pourtant, quand nous regardons ensemble les quelques photos jaunies de ce lointain passé, elle reconnaît sans peine la silhouette de Santa-Cruz, le boulevard du front de mer, la statue de la place d'armes et sa maison d'avant, celle de sa jeunesse, l'antique *Posada* dans les cuisines de laquelle, un jour de février, à soixante ans de là, ça sentait bon la paëlla...

**Maggy G.-A.**

Née le 20 février 1952 à Oran (Algérie)  
rédigé en 2012.



Santa Cruz  
© Fatima Brahmî

## Note à l'attention des présidents

Pour donner davantage la parole aux groupements, chaque Gr bénéficie désormais de **deux parutions par an au lieu d'une seule** ; le texte étant toujours limité à **1 200 caractères espaces compris** et une photo de bonne qualité (300 pp au format JPG pour un envoi par mail ou imprimée sur papier photo brillant pour un envoi postal). **Toutefois, une deuxième photo peut être ajoutée en fonction de la longueur du texte.** Les photos sur papier ordinaire ou de qualité moyenne ne pourront pas être exploitées. Une parution supplémentaire reste toujours possible pour rendre hommage à un président de groupement disparu. Par ailleurs, le nombre de parutions sur notre site Internet est illimité (textes de 4 000 caractères et quatre photos), la nouvelle parution venant remplacer l'ancienne.

Par courrier postal comme par courrier électronique, les documents doivent être adressés à la rédaction de *La Charte* (lacharte@maginot.asso.fr), accompagnés d'une demande explicite de parution contenant l'accord du président du groupement.

Les comptes rendus complets des assemblées générales sont à adresser directement au secrétariat général. Nous remercions nos présidents de bien vouloir se conformer à ces quelques règles qui faciliteront la transmission et la parution des documents.

### GR 02

FÉDÉRATION NATIONALE DES  
COMBATTANTS VOLONTAIRES

Président : M. Luc Plessier  
Adresse : 9 rue de Mazagan  
75010 Paris



représentants des élus locaux, leurs adjoints, le représentant du DMD et le directeur de l'hôtel de police de Nevers étaient également présents.

Le jeudi 23 octobre 2025 marquait le 42<sup>e</sup> anniversaire de l'attentat du Drakkar, survenu à Beyrouth (Liban), coûtant la vie à 58 parachutistes des 1<sup>er</sup> et du 9<sup>e</sup> Régiments de Chasseurs Parachutistes.

Cette cérémonie était organisée par la Fédération Nationale des Combattants Volontaires de la Nièvre et son président Jean-Pierre Miloche. Elle s'est déroulée devant la stèle à la mémoire des prisonniers de guerre en présence de vétérans du Liban, de présidents d'associations UNP, de présidents d'associations ainsi que leurs porte-drapeaux. Les

La cérémonie a débuté par la levée des couleurs, accompagnée de la musique de Fourchambault avant de se poursuivre par des discours, la prière du parachutiste, des dépôts de gerbes, l'appel des noms des 58 parachutistes suivie d'une minute de silence et de *La Marseillaise*. Les invités se sont ensuite dirigés vers les expositions photographiques retraçant l'intervention française au Liban. La journée s'est terminée autour d'un repas de fraternité.

**Jean-Pierre MILOCHE**  
président FNCV Nièvre

# Groupements

## GR 16

UNION DES ASSOCIATIONS  
PATRIOTIQUES DE LA PORTE  
DES MAURES

Président : M. François Salaün  
Adresse : Maison des associations  
patriotiques – 245 Quai Gabriel Péri  
83980 Le Lavandou



### Henri Mourterat, une figure du devoir de mémoire au Lavandou

Henri Mourterat, lieutenant-colonel de cavalerie à la retraite, est une figure centrale du devoir de mémoire au Lavandou. Maître de cérémonie de la commune, il associe rigueur militaire, sens du symbole et bienveillance. Très investi dans le monde combattant, il est trésorier de l'ACVG Le Lavandou, Bormes, Le Rayol et de l'Union des Associations Patriotiques de la Porte des Maures, miroir du Groupement 16 de la FNAM, fonctions confirmant son engagement durable.

La 107<sup>e</sup> commémoration de l'Armistice

portait son empreinte : dépôts de gerbes, allocution du maire Gil Bernardi sur l'horreur de la Grande Guerre et présence d'associations du Gr 16, dont les Commandos d'Afrique et l'ACVG. Moment fort : l'initiative d'Henri Mourterat offrant à chaque élève de l'école de Saint-Clair un Bleuet de France en remerciement de leur participation.

Par sa constance, son sens des valeurs citoyennes et sa capacité à fédérer les générations, il demeure un acteur essentiel du devoir de mémoire du bassin borméo-lavandourain. Le Gr 16, présidé par François Salaün, lui a adressé ses remerciements pour cette action éducative et symbolique.

**Patrice CASERIO**

## GR 19

AMICALE DU 1<sup>ER</sup> RÉGIMENT DE  
CHASSEURS PARACHUTISTES

Président : M. Renaud Senetaire  
Adresse : Amicale du 1<sup>er</sup> RCP  
Quartier Beaumont- Route de Calmont  
09100 Pamiers



### Être parrain de promotion...

Les cérémonies de baptême, d'abord religieuses puis civiles et militaires, ont gardé, à travers l'histoire et malgré leurs mutations, leur caractère sacré et leur signification originale : le parrain est un aîné dont l'exemple doit inspirer le comportement des jeunes générations.

À ce jour, le 1<sup>er</sup> Régiment de Chasseurs Parachutistes peut s'enorgueillir de compter une trentaine de parrains de promotion issus de ses rangs au titre des écoles militaires (ESM Saint-Cyr, EMIA, ENSOA, école d'infanterie de Cherchell, EAI, CFIM de Caylus, écoles du

service de santé, école des sous-officiers de l'Armée de l'Air...).

Mais, malheureusement, non par négligence, mais plus par engagement opérationnel, ces parrains de promotion sont peu connus de l'ensemble de la communauté parachutiste du 1<sup>er</sup> RCP. Il y a trois ans, naquit l'idée de regrouper les parrains de promotion. Fin septembre 2025, le jour de la Saint-Michel eut lieu la cérémonie d'inauguration de la galerie des parrains. Vingt panneaux furent dévoilés sur un mur à l'entrée de la salle d'honneur par le chef de corps et le président du groupement 19. Cette action mémorielle fut possible grâce au soutien et à l'aide financière de la FNAM.

## GR 55

SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ-MAGINOT DES PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

Président : M. Christian Pianetti  
Adresse : 15 Rue du Muguet  
64140 Lons

### 50 ans de porte-drapeau

Le 11 novembre 2025 en préambule du cocktail en préfecture, M. Jean-Marie Girier, préfet des Pyrénées-Atlantiques, après un très beau discours en particulier sur le rôle des porte-drapeaux, a remis à M. Georges Bonnefond, porte-drapeau de notre groupement, la médaille des 50 ans de porte-drapeau, en présence de très nombreuses autorités civiles et militaires et du monde associatif combattant.



L'obtention d'une telle distinction est assez rare et la remise de celle-ci par le préfet, souligne bien l'importance qu'il faut donner à ce moment unique.

Un grand moment d'émotion pour notre adhérent et ami Georges, car c'est une grosse page de sa vie associative qui vient de se tourner.

## GR 145

SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ-MAGINOT DU VAUCLUSE

Président : M. Pierre Chauvin  
Adresse : L'Oustau de la Bono Entento, 7 bis av. du général de Gaulle  
84510 Caumont-sur-Durance



Ce vendredi 5 décembre, la ville de Cavailon, notre groupement et la Fédération Nationale des Combattants Prisonniers de Guerre des Combattants d'Algérie, Tunisie, Maroc, Opex ont commémoré la Journée nationale d'hommage aux « Morts pour la France pendant la guerre d'Algérie et les Combats du Maroc et Tunisie » devant le mémorial départemental. Le message commun de la FNCPG, CATM, OPEX et notre groupement a été lu par Pierre Chauvin : « Pendant 10 ans plus de 26 000 jeunes

vont perdre la vie en Afrique du Nord. Ils ne souhaitaient que profiter de leur jeunesse sur le sol métropolitain. (...) Le 5 décembre est bien le jour où l'on doit se souvenir et se

recueillir car c'est à cette date que la France a reconnu les souffrances et le sacrifice de milliers de militaires et de civils dans les années tragiques que notre pays a connues. (...) ». Puis Gérard Daudet, maire de Cavailon, a lu le message de Mme Alice Rufo, ministre déléguée auprès de la ministre des Armées et des Anciens combattants. Une gerbe commune a été déposée. La minute de silence et la *Marseillaise* entonnée par les personnalités et la population présentes ont clôturé cette cérémonie où de nombreux porte-drapeaux étaient présents.

# Groupements

## GR 173

LES ANCIENS DU 15/1 –  
SECTION DE L'EST

Président : M. Gérard Schutz  
Adresse : 16 rue des Mirabelles  
57530 Courcelles-Sur-Nied

Le 22 octobre 2025 s'est tenue la 42<sup>e</sup> AG à Verdun. Dans un premier temps une minute de silence a été observée en mémoire de nos disparus de l'Association, de nos soldats et forces de l'ordre morts en activité. Les principaux sujets abordés : nos effectifs avec la fierté de voir ceux-ci stables, car notre association, malgré ses 100 ans et plus de régiment de soutien, est encore bien active avec 193 membres dont 15 nouveaux cette année. Notre salle d'honneur, sauvegardée depuis la dissolution du régiment en 1997, fait l'objet d'un recensement par la DELPAT avant son



transfert au musée de l'Infanterie de Draguignan. Le président attire l'attention sur le lien qui unit nos adhérents,

nos bulletins c'est pourquoi il lance un appel à tous pour avoir leur vécu militaire. Il a tenu à rappeler, à nouveau, qu'il n'existe qu'une seule Association Nationale en France enregistrée sous l'appellation : Les Anciens du 15/1 Rancourt-Verdun Association Nationale créée le 7/3/1923. Les rapports moral et financier ont été approuvés à l'unanimité. L'AG s'est clôturée vers 12h00 par le verre de l'amitié suivi d'un excellent repas préparé par le restaurant *Le Clair de lune* à Verdun.

## GR 190

SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ-  
MAGINOT DE LA CHARENTE

Président : M. Bernard Mayeux  
Adresse : 9 impasse Pierre Loti  
16160 Gond-Pontouvre

Un hommage a été rendu, le 28 novembre 2025, au sergent-chef Pierre Colasse avec dépôt de gerbe. Du bataillon français de l'ONU en Corée en passant par l'Indochine et l'Afrique du Nord, il s'était illustré avec bravoure et honneur. La place de la Lagerie (16) se nomme désormais « place Pierre Colasse » a déclaré le maire en dévoilant la plaque commémorative, subventionnée en partie par la FNAM.

Au cours de la cérémonie, en présence de M. Vincent Ringeade, maire de la Rochette, de la famille, de présidents d'association locale, de militaires, d'habitants de la commune,



d'anciens combattants ainsi que de nombreux drapeaux, Bernard Mayeux a retracé sa carrière. La cérémonie s'est achevée par la Marseillaise.

Le sergent-chef Pierre Colasse était chevalier de

l'ordre de la Légion d'honneur, titulaire de la Médaille militaire, officier de l'ordre national du Mérite mais également titulaire de nombreuses autres décorations et citations tant pour la Corée, que pour l'Indochine ou l'AFN.

**Jean FRANÇOIS**  
**Secrétaire général**

Notre assemblée générale se tiendra le dimanche 12 avril 2026 dans la salle des Fêtes de la commune des Pins (16260) suivie d'un repas. Réservation au : 06 72 41 65 17  
Mail : francois3215@icloud.com

## GR 198

AMICALE LATTOISE DES ANCIENS DE LA DÉFENSE

Président : M. Jean-François Main  
Adresse : Bat C Appt 59  
190 rue Alberti 34970 Lattes



### Hommage à Jacques Chevallier

Né le 17 mars 1921, Jacques Chevallier est reçu au concours de Saint-Cyr en juin 1941. Après l'invasion de la Zone Sud, il rejoint la Résistance et participera à l'attaque de la poche de Royan.

Après un premier séjour en Indochine de 1948 à 1950, il rejoint Diên Biên Phu le 16 février 1953 et prend la tête de la 4<sup>e</sup> Compagnie.

Le 17 mars 1954, il écrit à son épouse : « Nous sommes au quatrième jour de la plus forte bataille de la guerre d'Indochine. Comme joyeux anniversaire de mes trente-trois ans, je suis sacrément servi. »

Le 18 avril, il part relever une compagnie sur Huguette 1. La 4<sup>e</sup> Ci<sup>e</sup> ne compte plus que 94 Légionnaires. Partis d'Eliane à 21h, ils atteignent Huguette 1 seulement le lendemain à 10h. « Il ne reste que 60 Légionnaires, prêts pour un nouveau Camerone ». Le 22, prolongeant l'action de l'artillerie, la compagnie anéantit l'ennemi au contact. Il ne reste qu'une poignée de Légionnaires face à trois bataillons Viet-minh. Le 23 avril à 23 heures la radio cesse d'émettre. Le Légionnaire Joseph Unterleschner racontera : « la dernière image fut celle de son capitaine, debout sur le toit de son PC, englouti sous un amas d'uniformes noirs, comme un commandant de navire sombrant en haute mer ».

Le fanion déposé ce 7 juin 2025 est la copie de l'original à Aubagne, subtilisé au Vietmihn par un Légionnaire blessé qui le cacha sous ses pansements.

## GR 223

SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ-MAGINOT DE L'ALLIER

Président : M. Jean-Michel Andriot  
Adresse : 23 rue Voltaire  
03000 Moulins



M. Jean-Michel Andriot a été élu président du Groupe départemental de l'AGMG (Association Générale des Mutilés de Guerre) et du Gr 223 de l'Allier de la FNAM, lors de la séance extraordinaire du conseil d'administration, le 19 septembre 2025, à la Maison du Combattant à Moulins, suite au décès de M. Guy Busserolle.

Après une carrière militaire en tant qu'OPEX en Afghanistan (Kandahar), en Bosnie (Sarajevo) et la guerre du Golfe, Jean-Michel Andriot adhère à la section de Bes-say en 2016. Il sera trésorier pendant de nombreuses années jusqu'à sa nomination

au groupe départemental de l'AGMG, en tant que président délégué il y a trois ans.

Déjà très investi dans de nombreuses manifestations, remises de subventions à des établissements scolaires, cérémonies patriotiques, il s'est

rendu en début d'année à Paris, accompagné de son épouse, afin d'assister à la remise du 4<sup>e</sup> prix des collègues à Joseph Brot, élève du collège Antoine de Saint-Exupéry de Varennes-sur-Allier, puis à la cérémonie aux Invalides de la FNAM.

Avec le soutien précieux de son épouse Sandrine, il saura sans aucun doute œuvrer au sein de l'AGMG et du Gr 223, dans l'intérêt de ses adhérents anciens combattants et veuves.

Toutes les félicitations de l'AGMG à son nouveau président départemental.

# Groupements

## GR 271

ASSOCIATION DES VÉTÉRANS  
OPEX

Président : M. Laurent Maillard  
Adresse : Maison du combattant  
18 rue Gesnouin 92110 Clichy

Le samedi 21 juin 2025, à Autignac (Hérault) s'est tenu l'assemblée générale de notre association. Les membres de l'association étaient appelés à désigner un nouveau bureau. À l'issue de ce vote, les nouveaux dirigeants sont M. Laurent Maillard, président national, M. David Poulain, vice-président national, Mme Marie-Amélie Durel, secrétaire générale, et M. Yannick Lecomte, trésorier général. Nous remercions chaleureusement le président sortant, M. Olivier Macquet, pour son investissement sans faille pour l'association pendant ces dix années. Félicitations à notre



nouveau président national et sa nouvelle équipe .

### La marche 10 KVO

L'association Vétérans

Opex organise tous les ans la marche 10 KVO, qui consiste en une marche de 10 km avec un sac à dos de 10 kg.

Si vous marchez moins ou portez moins lourd, vous pouvez participer à ce challenge 10 KVO édition 2026, lancé depuis le 1<sup>er</sup> janvier.

Un patch spécifique est créé pour cet événement et renouvelé chaque année. Son coût est de 10 €, les frais de port sont pris en charge par l'association .

La totalité des bénéfices de la vente de ces produits est reversée à l'Institut national des Invalides une fois par an, pour contribuer à améliorer le quotidien des blessés lors d'une cérémonie en présence des instances de l'Institut Nationale des Invalides .

## GR 290

AMICALE DES PORTE DRA-  
PEAUX DES DEUX-SÈVRES

Présidente : Mme Geneviève Rizzi  
Adresse : APD79 - 45 rue noire  
79000 Niort

Pour la deuxième année consécutive, le patron des porte-drapeaux, Saint-Denis, a été mis à l'honneur dans le département par notre amicale le 11 octobre 2025, à Saint-Maixent-l'École en présence du maire de Saint-Maixent représentant la députée, du président de l'union départementale des sections de la Médaille Militaire, du représentant du général de brigade de l'ENSOA, du colonel commandant le groupement de gendarmerie des Deux-Sèvres, du représentant de la section départementale des membres de l'Ordre National du Mérite, des présidents et porte-drapeaux des associations combattantes et de la mémoire.



Après la messe et la célébration de la bénédiction des porte-drapeaux par le père J.-Y. Ducourneau, aumônier militaire, un dépôt

de gerbes a réuni les participants devant le monument aux Morts.

La présidente de l'APD79, Mme Geneviève Rizzi, et le vice-président, M. Patrick Lamy, ont remis des récompenses FNAM à cinq porte-drapeaux : la médaille d'argent à MM. Yannik Decou et Michel Sabiron (trois ans de porte-drapeau) et la médaille d'or à MM. Jacques Bailly, Guy Baratange et Jany Foisseau (20 et 32 ans de porte-drapeau).

La présidente a donné rendez-vous aux participants pour la prochaine Saint-Denis, le 10 octobre 2026.

## DEUIL

### GR 223

SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ-MAGINOT DE L'ALLIER



Le 1<sup>er</sup> août 2025, notre président du Gr 223 nous a quittés, à l'âge de 85 ans.

Né à Varennes-sur-Allier (03), Guy Busserolle, part en Algérie à l'âge de 20 ans.

Après son temps d'instruction et sa formation commando à Pau et à la suite de ses premiers sauts, il est affecté au 11<sup>e</sup> Bataillon Parachutiste de Choc où son parcours est exemplaire.

Il entre alors à la Caisse Régionale Bourbonnaise du Crédit Agricole, où il occupe différentes fonctions.

Ancien combattant, il adhère à la section locale de Neuvy de l'AGMG, qu'il présidera

ensuite de nombreuses années. Puis en juin 2018, suite au départ de M. Louis Demont (ancien président décédé le 9 mai 2025), il occupera le poste de président du Gr 223 jusqu'à son décès.

Il fera sienne la devise de la Fédération Nationale André-Maginot : « Mémoire et Solidarité ».

Solidarité envers les anciens combattants et le devoir de mémoire notamment au sein du Comité du Concours National de la Résistance et de la Déportation dont il fut longtemps trésorier.

Nous garderons de notre président de nombreux souvenirs d'un gestionnaire très qualifié, plein d'humour et toujours disponible.

Nos plus sincères condoléances à son épouse, ses enfants et petits enfants.

## ERRATUM

Des erreurs sur les noms de présidents se sont glissées dans certains groupements dans le numéro précédent. Voici ce qu'il fallait lire.

### GR 72

SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ-MAGINOT DE LA SEINE MARITIME

**Président : M. Philippe Delylle**

Adresse : Mairie Annexe Le Havre  
Sanvic 1 Rue Jean Borda  
76620 Le Havre

### GR 189

SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ-MAGINOT DES HAUTES-PYRÉNÉES

**Président : M. Thierry Ramoné**

Adresse : Hôtel de Ville  
1 place de la République  
65300 Lannemezan

### GR 118

AMICALE DES ANCIENS DU 129<sup>e</sup> RI ET SYMPATHISANTS

**Président : M. Jacky Masset**

Adresse : 55 rue Boris Vian  
59282 Douchy-les-Mines

### GR 218

ASSOCIATION AMICALE DES OFFICIERS D'ACTIVE ET EN RETRAITE DE L'ADMINISTRATION SANTÉ DES ARMÉES - A3

**Président : Cdt (er) Jean Gazin**

Adresse : 51 rue Pen An Traon  
29490 Guipavas

*Des soldats est-allemands patrouillent à la frontière entre l'Allemagne de l'Est et l'Allemagne de l'Ouest en janvier 1979.*

